ée. — N° 598. Le Numéro : 50 centimes. (Étranger : 60 centimes.) 5 Mars 1910. — Tous les Samedis.

LA VIE AU GRAND AIR

UN SAUT EN SKI A GÉRARDMER

ITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
IS TOUT :: FERMES ET CHATEAUX :: FEMINA
A :: LA VIE AU GRAND AIR :: LIVRES, ROMANS
ven. des Champs-Élysées et 9, aven. de l'Opéra.

Abonn. : *France 24 fr. — Étranger 28 fr.*
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

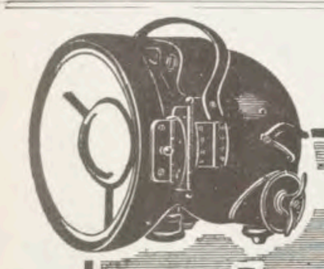
Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

ED. PINAUD

18, Place Vendôme . PARIS



Phares

BLÉRIOT

Demander
le Nouveau Catalogue
16, Rue Duret . Paris .
DYNAMO "PHI„

PARCS ET JARDINS

CRÉATION ET RESTAURATION
TRACÉS DE TOUS STYLES

E. REDONT

Architecte Paysagiste — Grand Prix

PARIS, 61, rue Louis-Blanc
le jeudi, de 10 heures à midi

ENTREPRISE GÉNÉRALE A FORFAIT
POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

Parcs de Sports ⌀ Terrains de jeux
Jardins de ville, de campagne
⌀ ⌀ ⌀ ⌀ et d'utilité. ⌀ ⌀ ⌀ ⌀

---

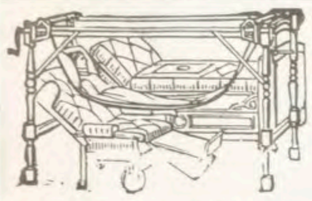
50 Ans de Succès **LINIMENT GÉNEAU**

Plus de FEU — Plus de TARES

MARQUE DE FABRIQUE

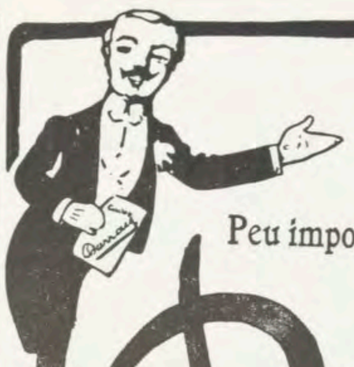
Seul TOPIQUE remplaçant le ***FEU*** sans douleur ni chute du poil. Guérison rapide et sûre des ***Boiteries, Molettes***, Ecarts, ***Foulures***, Vessigons, Engorgements des jambes, ***Suros***, Eparvins, etc.

DÉPÔT : 165, Rue St-Honoré, Paris et dans les Princip. Pharmacies.

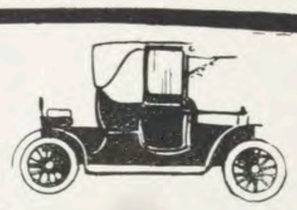


LIT MÉCANIQUE DUPONT
10, Rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
TÉLÉPHONE 818-67
Envoi Franco du Catalogue
Aucune Succursale

Transport de malades en Ambulances automobiles



PLUIE ?
VENT ?
SOLEIL ?



Peu importe si vous avez un landaulet

Darracq

14/16 ch. - 4 cyl.
6.950 fr. - Châssis 5.000 fr.
CATALOGUE FRANCO
Essais chez tous les Agents de Darracq.

USINES A SURESNES

LE "TRICOPHILE" CONTRE LA CALVITIE ET DE LA BEAUTÉ, en facilitant à chacun la conservation de la chevelure. Non seulement il *empêche et arrête* la chute des cheveux, mais encore il les fait *repousser en détruisant les bacilles* et en *rendant au bulbe pileux athrophié toute son énergie*.—Prix du flacon, 5 francs.

Liquide antiseptique d'une odeur agréable. — Le **Tricophile** est un merveilleux auxilliaire de L'HYGIÈNE
Pharmacie : **CHARLAR, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, à PARIS.**

Cycles, Tricars, Trivoiturettes

Cycles Griffon Courbevoie (Seine)

GRIFFON

DÉTAIL 22, Av. de la Gde-Armée.

BENGALINE

Peinture Email Perfectionnée

LA BENGALINE S'EMPLOIE
SUR TOUT & PARTOUT

"A LA TOUR EIFFEL"
22f MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 8 rubis, gar. 2 ans.
VOUILLARMET, fabricant d'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers.
85, Rue Battant, à Besançon (Doubs).
ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO

SAGE-FEMME 1re Cl. Pensionnaires toute Epoque
BARLET, 112, rue Réaumur
Beauté des Seins. Epilation, Obésité. — *Renseignements gratis.*

PLAQUES PAPIERS PRODUITS LUMIÈRE

Le VADE MECUM du PHOTOGRAPHE
est L'AGENDA LUMIÈRE 1910
Envoi franco contre 1f10c adressé
à la SOCIÉTÉ LUMIÈRE à LYON-MONPLAISIR

"LE TOURISME A BICYCLETTE"

et "Comment apprendre à y monter", renseignements indispensables aux cyclistes, suivis d'explications détaillées sur les modèles 1910 : Touriste légère, Course sur route, Piste, etc., publiés dans le catalogue I des

CYCLES CLÉMENT

Les 32 années d'expérience de la Marque et la vogue dont elle jouit, grâce à la solidité de ses machines et à leur douceur de rendement, sont la meilleure garantie de la qualité de sa fabrication.

Envoi gratis. 60, Grande-Rue, Pré-St-Gervais (Seine).

PARIS GRANDS MAGASINS PARIS

DU LOUVRE

Lundi 7 Mars et jours suivants

EXPOSITION GÉNÉRALE
DES
NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

Occasions exceptionnelles à tous les Comptoirs

PRENEZ GARDE, Ma

vous commencez à grossir, et grossi
vieillir. Prenez donc tous les jours
dragées de **THYROIDINE BOUTY,** *et votre*
restera ou redeviendra svelte. — Le f
50 dragées est expédié franco par le **LABORA**
1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-post
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT C
en ayant soin de bien spécifier : ***Thyroïdine***

A. FORMI

La voiture de ville
la plus agréable est le
Petit Landaulet

Vinot Deguingan

12 HP. 4 cyl.
29 Quai National Puteaux

LA SELLE DE COURSE

GLORIEUSE H.G. N° 7

Convient pour la Piste et la Route

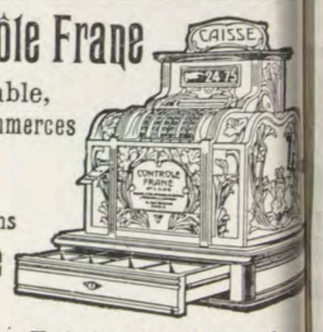
Vous la trouverez chez tous les Marchand de Cycles, mais exigez bien les initiale "H. G." pour éviter les contrefaçon

---

ASPLINTO
(de J. ASKHAM, de Londres)
LINIMENT IDÉAL
contre
BOITERIES, TARES OSSEUSES
Eparvins, Suros, Courbes, Molettes
et Vessigons indûrés
Guérison rapide et sûre, pas d'interruptio
Envoi franco de *Brochure* sur demande
PRIX : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 52
VENTE EN GROS ET RENSEIGNEMENTS
Dr J. RENARD, 142, Av. de Clichy - PARI
Détail : Toutes pharmacies

Caisse de Contrôle Franc

Infaillible, inviolable,
Indispensable à tous Commerces



Démonstration gratuite
dans les magasins
III, rue Montmartre
PARIS
(Catalogue franco) **Fabrication française**

SUSPENSOIR MILLER
élastique sans sous-cuisses, 2 fr. 5
pour VARICOCÈLES, HYDROCÈLES, CAVALI
BANDAGES CURATIFS, BAS-VARIC
LE GONIDEC, 13, Rue Etienne-Marcel, PA

Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. March 5 th 1910.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — *Étranger*, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

5 Mars 1910 — N° 598
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ

Pages d'Annonces, la ligne	2 fr.
La page	600 fr.
Encartage	750 fr.

UNE BELLE INTERCEPTION

Le rôle des demis est, entre autres choses, d'intercepter les passes des avants adverses, pour passer la balle à leurs propres avants. Ce n'est parfois pas des plus faciles, et il faut pour y réussir de véritables dispositions acrobatiques. Nous devons avouer que nos demis nationaux sont loin d'atteindre la virtuosité de leurs camarades anglais que représente notre photographie et qu'il leur faudra sans doute de longues années d'entraînement avant de les égaler. Pourtant, les progrès réalisés doivent nous faire bien augurer de l'avenir.

NOS IMPRESSIONS

Par HARRY et WILLIE LEWIS

On a beaucoup discuté sur le match. Des choses sensées et d'autres ont été dites. Il était intéressant d'avoir l'opinion exacte des deux combattants eux-mêmes.

Willie Lewis.

Qui a fait match nul avec Harry Lewis et qui va rencontrer Billy Papke.

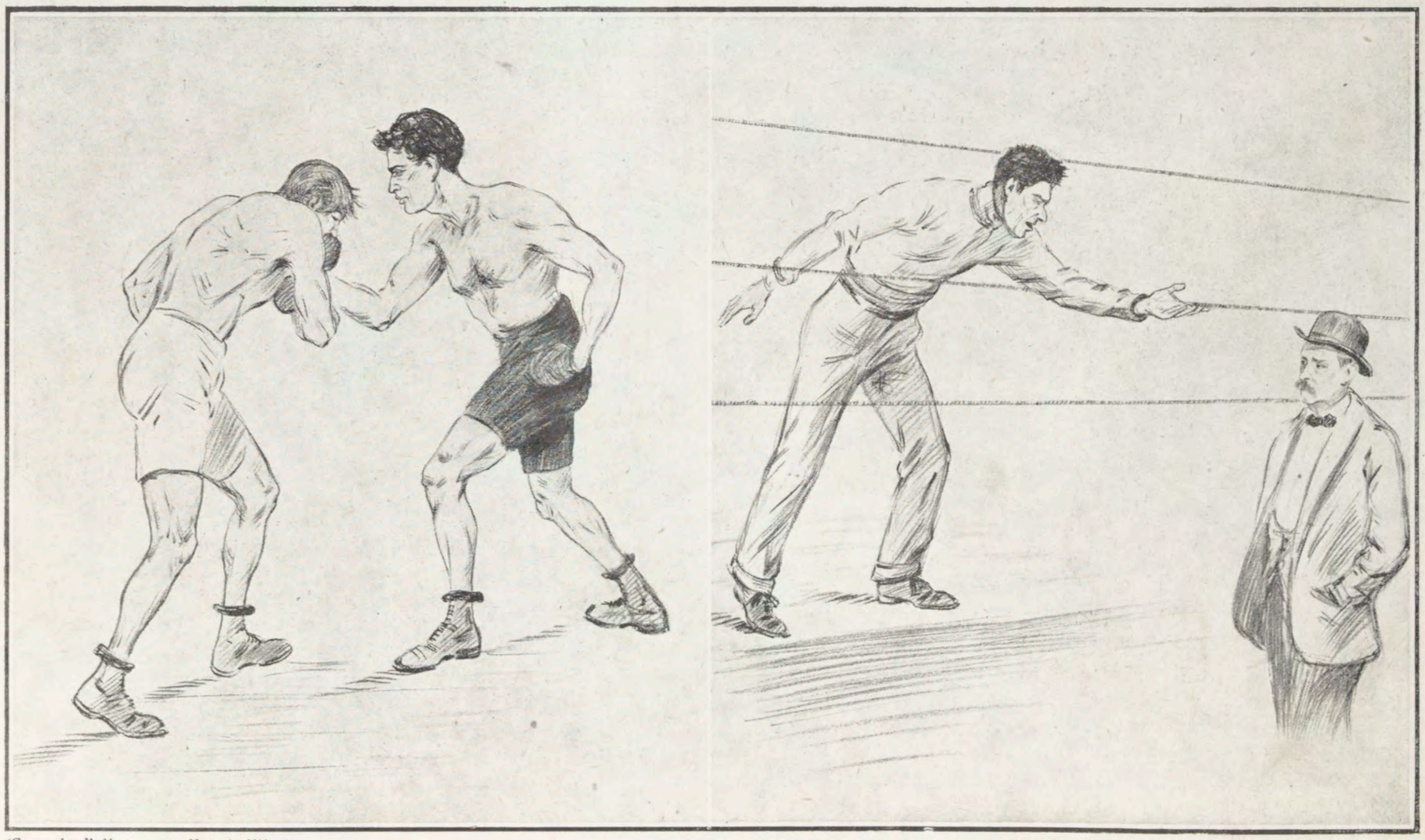
I. — MON MATCH, par Harry Lewis.

Pour mes débuts à Paris, j'aurais voulu remporter une victoire. Le public m'a applaudi comme si j'étais un triomphateur. Je l'en remercie. Hélas! cela ne change en rien la décision de l'arbitre. Et malgré l'avantage que je croyais posséder, je suis cependant l'homme qui a fait match nul. Il est des moments où pareil verdict fait plus de peine que si on était battu. Fournir pendant une heure et demie une série d'efforts aussi violents, aussi continus, se donner complètement et lorsqu'on s'imagine recueillir au « times » final le fruit de son travail, entendre l'arbitre annoncer le draw constitue la sensation la plus décevante, la plus navrante que l'on puisse éprouver.

Quelques personnes ont prétendu que, si je l'avais voulu, j'aurais pu mettre Willie Lewis définitivement knock-out et que je l'avais ménagé. J'ignore si ces personnes sont considérées comme des compétences : j'espère que non! Ce que je sais, moi, c'est que j'ai livré là l'un des plus terribles combats de ma carrière et que, malgré ma volonté d'en finir au plus vite, malgré mes attaques, malgré la force de mes coups, je n'ai pu venir à bout du merveilleux adversaire qui m'était imposé. Je suis fier de pouvoir dire ici toute l'admiration que je professe à son égard. Et pourtant j'étais au mieux de ma forme. Il est vrai que je m'étais entraîné avec un soin extrême

Harry Lewis.

Le meilleur welter-weight du monde avec Willie Lewis. Il a réussi l'exploit de mettre l'invincible à terre.



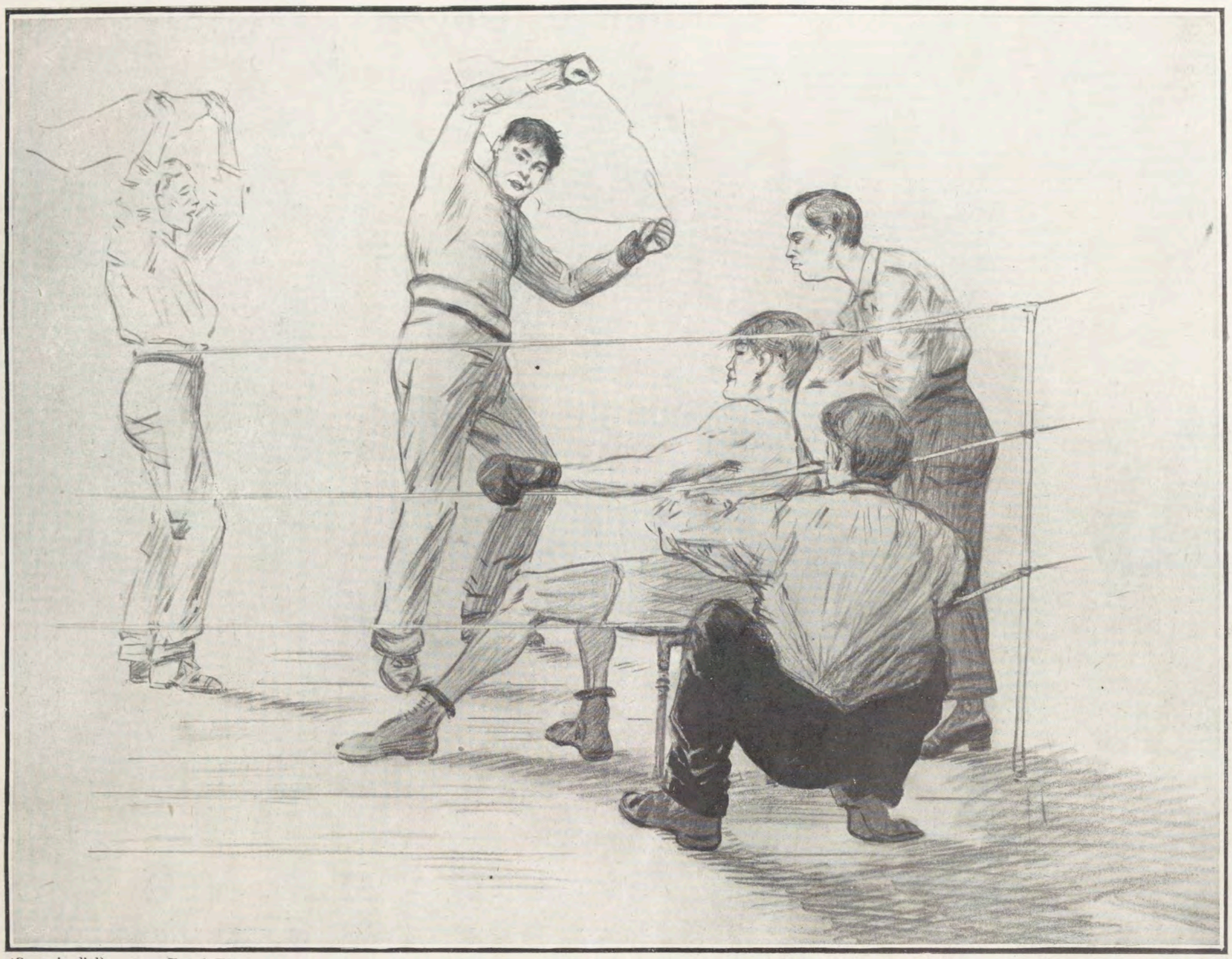
(Croquis d'album par Frank Elim).

Pendant le combat.

Harry Lewis attaque son adversaire avec fougue. Et Willie Lewis, qui vient d'être mis knock-down, trouve cependant la force nécessaire pour riposter.

Après le combat.

M. Alfred Lippe, manager d'Harry Lewis, s'en prend, après le combat, à M. Théodore Vienne, l'actif directeur de la Grande-Roue, de la décision de l'arbitre.



(Croquis d'album par Frank Elim).

Willie pendant un repos.

Les seconds firent merveille dans ce match mémorable. Ils eurent à se donner presque autant de mal que les combattants. Dans ce croquis, Jim Stewart et Bert Keyes éventent Willie, et Charley Hitte soulève son caleçon pour lui permettre de respirer, tandis que le compétent Dan Mac Ketrick lui donne de précieux conseils.

chez le professeur Grognet, où j'avais trouvé tous les appareils nécessaires pour un travail méthodique et où j'avais, avec Grognet, Kubiak, Schwartz, Moreau, des hommes de valeur pour donner la réplique.

Je puis vous assurer que lorsque j'ai constaté l'efficacité de mes coups au début de la rencontre, j'avais la conviction absolue que le match n'atteindrait pas le dixième round. Au contraire, plus nous allions, plus Willie semblait se remettre.

Hélas! à la fin du combat, j'étais toujours en face de lui et l'arbitre éprouvait le besoin de déclarer match nul. Je dois d'ailleurs déclarer que jamais autre décision n'a été rendue.

En terminant, je dirai pourquoi je ne veux pas rencontrer Billy Papke. Je ne puis faire plus que de 63 kilos sur le ring. Billy ne peut faire moins de 72. Entre hommes se valant, le poids entre trop en ligne de compte. M'opposer à lui serait un meurtre. Et pareil match pour un boxeur de 23 ans peut suffire à le finir pour le pugilisme. Je serais champion du monde des welter-weight, à la rigueur je pourrais être considéré comme reculant si je refusais le match. Mais étant donné que je ne suis pas champion, je n'ai qu'à rester dans ma catégorie, à continuer à m'y imposer comme le meilleur et tâcher d'y gagner le titre de champion du monde que je devrais posséder maintenant. Mais ce qui est différé n'est pas perdu.

HARRY LEWIS.

II. — MON MATCH, par Willie Lewis

Le public parisien, pour la première fois, le 19 février, m'a vu knock-down. Je dois avouer que j'ai été profondément désolé de lui donner ce spectacle inédit. D'autant plus que si Harry n'avait pas bénéficié de ces incidents heureux pour lui, je crois que je l'aurais battu. Malgré mon handicap, sans vouloir me décerner des éloges, je prétends avoir mené la danse à partir du quinzième round. L'histoire du knock-down de la dernière reprise est une pure légende : tous les gens de bonne foi ont constaté que c'est sur une esquive que j'ai glissé dans l'eau qui inondait mon coin et que je suis tombé. Ce n'était point un punch qui obtenait ce résultat.

Je ne saurais mieux comparer le cross qui m'a abattu au premier round qu'à l'uppercut qui étendit Tommy Burns par terre lors de son match avec Jack Johnson. Ce fut le même handicap pour chacun de nous. Burns ne put jamais redevenir lui-même, moi non plus. Je portai plus de coups que mon adversaire, le fait est indéniable, mais j'avoue qu'ils n'avaient point la force, la puissance auxquelles je suis habitué. Jusqu'au dixième round, je combattis comme un inconscient, je n'étais plus moi-même et il me fallut recourir à toute mon énergie pour reprendre la lutte. Dès que je retrouvai mes sens, je fus bien obligé de constater que pour être vainqueur, il fallait que je mette Harry knock-out. Mais comment y arriver avec des muscles mous, des articulations ankylosées ? Alors je matchai pour le draw.

Ce fut la décision qui fut rendue et j'en suis bien heureux, je ne vous le cache pas. Mais je prétends que la supériorité d'Harry tient à son coup du premier round. Je n'avais qu'à l'esquiver, me direz-vous ; certes, vous avez raison, mais je ne pus le faire. Ce que je demande par-dessus tout, ce que je désire ardemment, c'est une revanche et alors je crois que l'ordre des choses sera modifié. J'ajouterai également que, pour faire le poids, j'avais dû me faire maigrir de six livres en huit jours et que cette obligation m'avait fort affaibli.

J'espère que le public français ne m'en voudra pas de réclamer un return-match. J'ai toujours brillé devant lui jusqu'ici. Je veux lui prouver que son admiration est légitime et qu'il peut saluer en moi le seul homme qui, avec Harry Lewis, peut prétendre au titre de champion du monde des welter-weight.

Soyez assuré que pour mon match avec Billy Papke et ma revanche avec Harry, si j'ai le bonheur de l'obtenir, je travaillerai plus sérieusement. D'ailleurs, pour éviter toute tentation je partirai à la campagne. Et si je rencontre Harry, qui, je le répète, est l'un des plus grands et des plus habiles boxeurs du monde, je suis sûr que je le battrai et suis prêt à parier ce que l'on voudra sur ma chance.

WILLIE LEWIS.

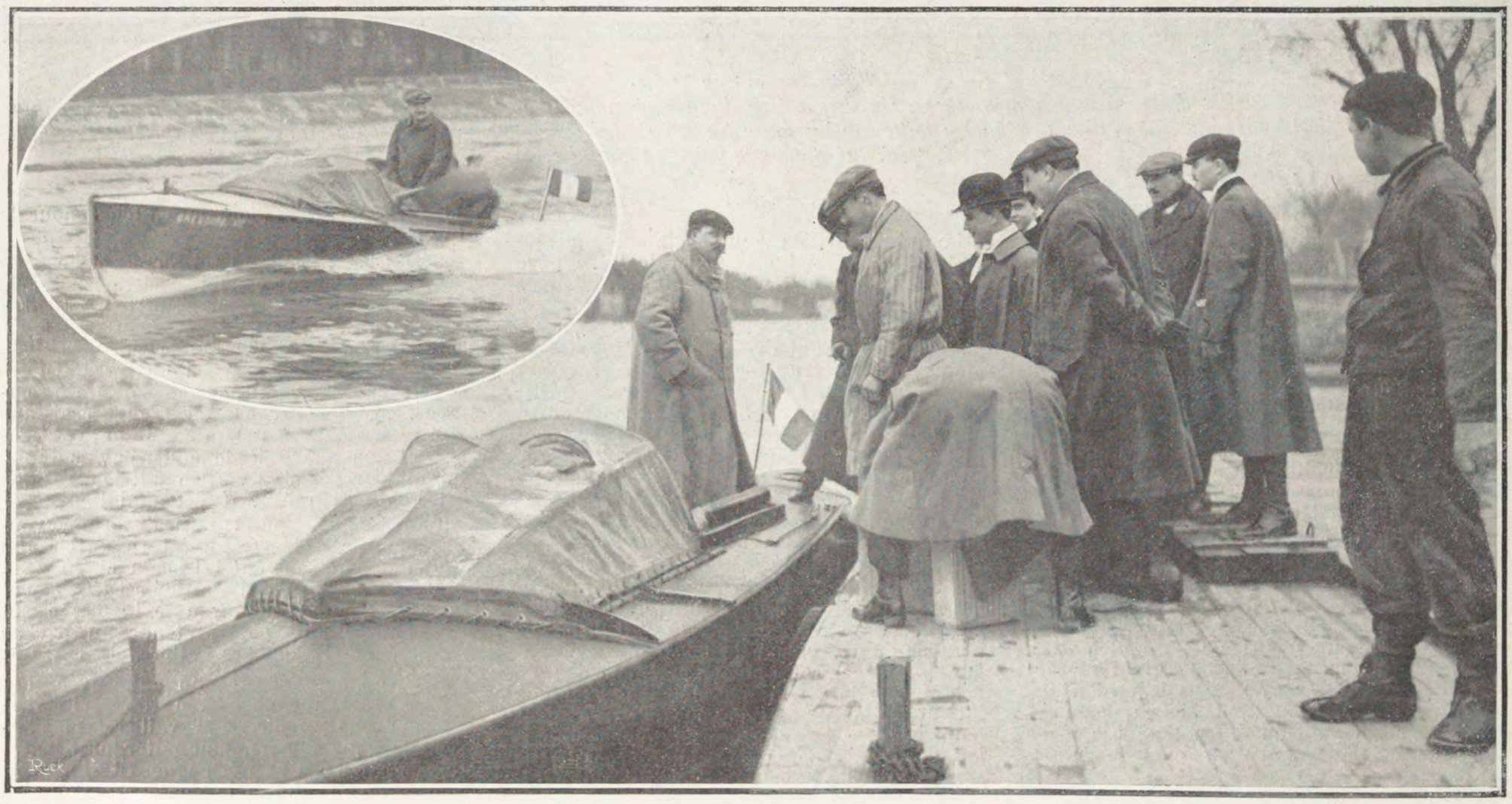
Le Challenge Doyen

Dans la côte de Picardie.
Delloye rejoint Guingand, qui tenait la tête et le passera à l'emballage.

Le départ du challenge Doyen.
Le challenge Doyen avait réuni plus de deux cents engagements. Les Belges étaient représentés par leurs meilleures équipes.

L'arrivée.
Le Belge Delloye triomphe en 37 m. 2 s. à 20 mètres devant Guingand.

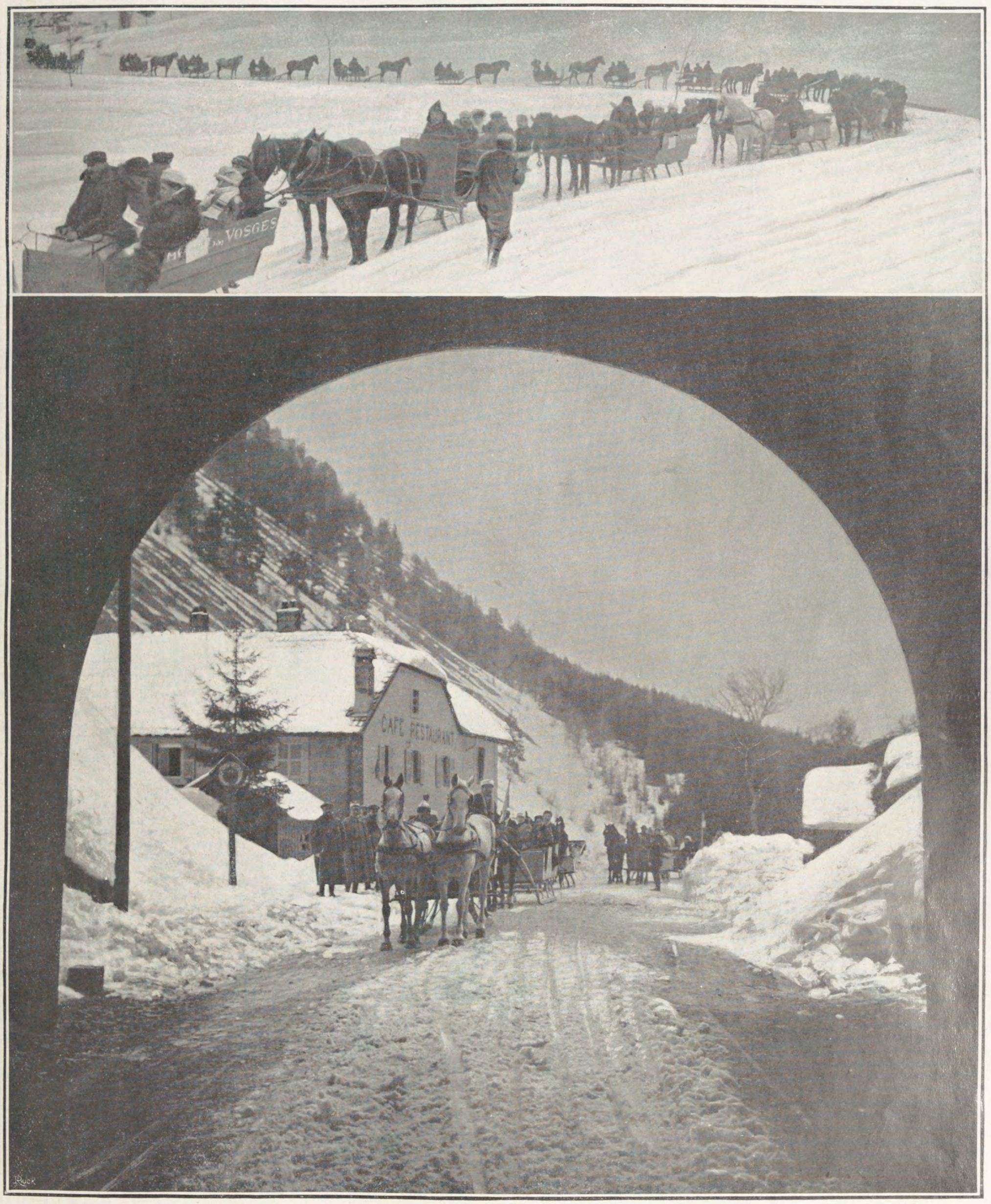
LES CANOTS DE MONACO



LE BAPTÊME DU *GRÉGOIRE VII*

Malgré l'abstention de quelques constructeurs, le meeting des canots automobiles de Monaco promet de présenter un intérêt qui ne le cédera en rien à celui des années précédentes. Les engagements, clos lundi dernier, s'élèvent à 107, dont 16 racers et 91 cruisers. Nos photographies représentent le Grégoire VII, *cruiser de 2e serie, à M. Hinstin, qui a été baptisé l'autre semaine à l'île de la Grande-Jatte.*

LA GRANDE SEMAINE DES VOSGES (1)



LA SORTIE DU TUNNEL D'URBÈS

Une des plus jolies excursions qui figuraient au programme de la caravane du Touring-Club fut celle qui conduisit une partie des touristes à Urbès, en territoire annexé. Partis de Bussang en traîneaux, ils s'élevèrent sur les flancs de la montagne jusqu'au tunnel qui sépare la France de l'Alsace. La ligne de démarcation entre les deux pays est au milieu même du tunnel, sous lequel on avait dû faire apporter de la neige.

1. Voir le numéro 597.

LA GRANDE SEMAINE DES VOSGES

L'équipe norvégienne.
Composée des lieutenants Sejersted et Broch et de quatre hommes, elle émerveilla les spectateurs par sa prodigieuse habileté. A gauche, un saut en ski; à droite, l'arrivée de la course de luges à Gérardmer.

L'équipe du 11e alpin. Lieutenant Varaigne.
Deuxième dans le challenge du Club alpin.

L'équipe du 152e de ligne. Lieutenant Dousset.
Gagnant la course du Ballon d'Alsace.

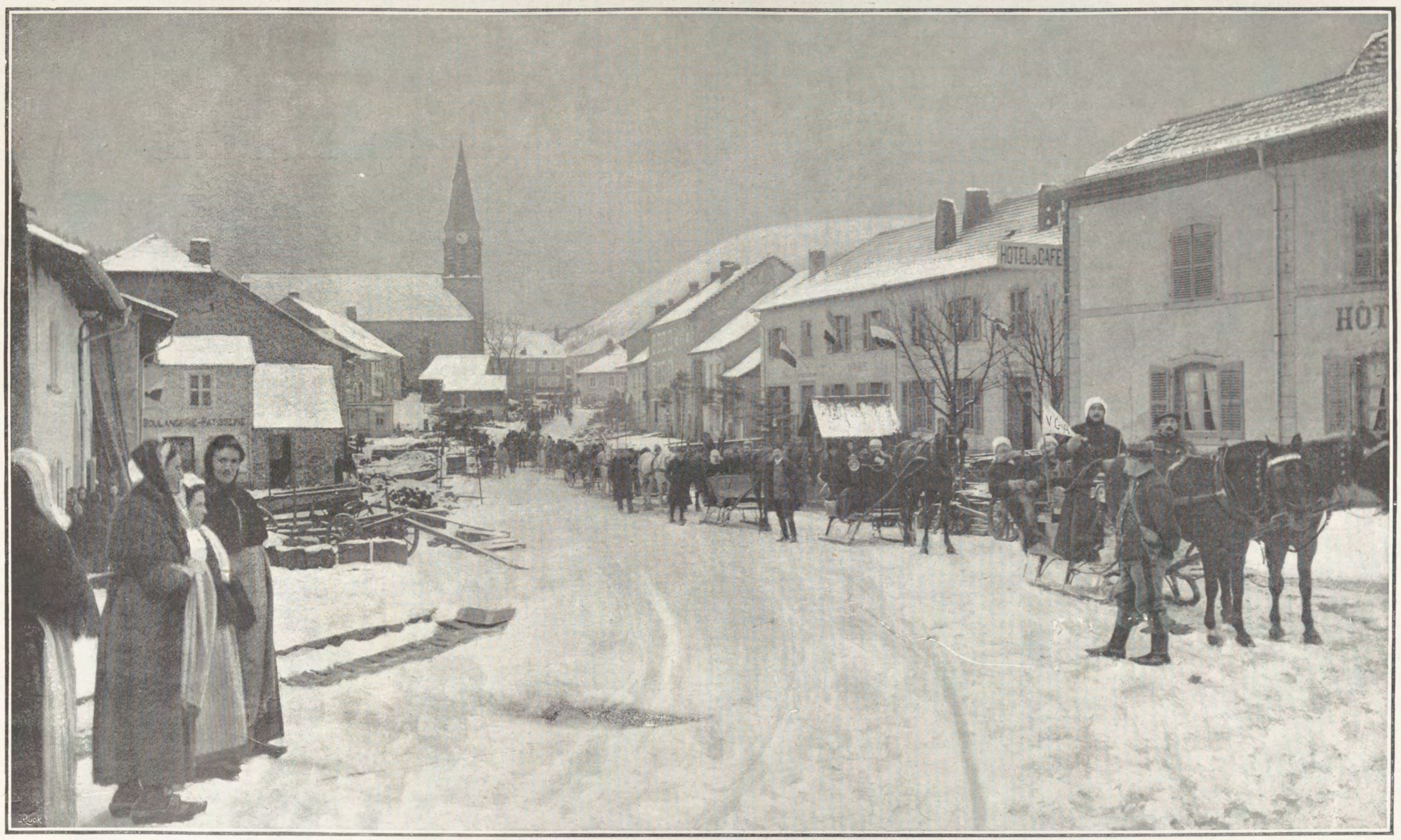
Les Alsaciennes du Donon.
Dans le coquet costume du pays, jupes rouges ou vertes, corsages ornés de broderies multicolores, elles servirent aux touristes, au Donon, un excellent déjeuner.

Devant l'église d'Urbès.
Sous la conduite du Dr Léon Petit, les touristes firent à Urbès une délicieuse excursion en pays annexé, tandis qu'un autre groupe faisait l'ascension du Drumont (1236 mètres).

Devant la douane de Donon.
C'est un pittoresque chalet, édifié au milieu des sapins, aujourd'hui couverts de neige et où la caravane fit halte pour permettre au photographe d'en fixer le souvenir.

La Vie au Grand Air

LA GRANDE SEMAINE DES VOSGES



LE DÉPART DE RAON-SUR-PLAINE

Le programme de la caravane comprenait une excursion au Donon, en territoire annexé. Partis de Saint-Dié en train spécial, les touristes prirent, à Raon-l'Etape, le chemin de fer de la vallée de Celles qui les amena à Raon-sur-Plaine. Là, ils commencèrent en traîneaux la longue mais combien pittoresque ascension, que plusieurs firent à pied, malgré la couche de neige qui atteignait, par endroits 4 à 5 mètres d'épaisseur. Le temps, malheureusement, leur manqua pour aller jusqu'au sommet (1.016 mètres) que dominent les débris d'un temple romain. Après un excellent déjeuner à l'Hôtel Velléda, d'où l'on jouit d'une délicieuse vue sur les pentes de neige ombragées de sapins, ils redescendirent reprendre le train à Senones, au milieu d'une tourmente de neige.

LE S. C. U. F. SUCCOMBE

Une sortie de mêlée.

Les avants du Scuf résistèrent du mieux qu'ils purent à leurs lourds et valeureux adversaires et s'assurèrent maintes fois le ballon en mêlée.

Au Match Red Star-C. A. P. —Un arrêt de Morillon.

Le Red Star rencontrait le Cercle Athlétique pour la finale de l'éliminatoire parisienne du Challenge du Nord. Il eut une très bonne défense, et, mieux servi par ses avants, il eût dû réussir à marquer.

Un du Sta

Les avants du Scuf, puissants, lourds, homog ent l lignes arrières du Stade pour les e pi

Le Sporting Club Universitaire n'a dé pas défaite que lui infligea la R. C. F. e s'e

L'ÉQUIPE chère au cœur de Reichel n'a verti conserver jusqu'au bout l'élan furieux ainem semblait l'animer au début de la saison. Les vieilles légions stadistes, qui avaient à ver us tr leur demi échec de dimanche dernier, livraient s ret Universitaires un assaut désespéré, qui abouti coie l'écrasement de ces derniers par 18 points à 0. Qua

Chez les Stadistes, il faudrait en toute justice lo ux presque toute l'équipe. Les avants. qui avaien lutter contre les puissants mastodontes du Scu tirèrent fort bien de leur tâche difficile et, fort vent, s'assurèrent le ballon en mêlée. Rœdelsperge Communeau se firent remarquer spécialement pa tous les vaillants et méritèrent largement les hou que leur distribuèrent les populaires enthousiasm

Quant aux trois-quarts ils furent, eux au excellents.

Combes, qui tient décidément à conserver poste dans l'équipe nationale, voulut à toutes fo nous faire oublier ses défaillances du match N Port-Stade Français, et il faut avouer qu'il réu parfaitement.

Côté Scuf, il y eut naturellement un peu moins brio. Pourtant, la puissante ligne d'avants accom du bon et beau travail et mérite d'être louée s réserve, tant pour son homogénéité, tout près d parfaite, que pour l'inlassable ardeur qui l'ani jusqu'à la fin. Cadenat, entre autres, fut superbe nous avons compris, à le voir jouer, que la Comm sion de Rugby l'ait désigné pour faire partie de n équipe nationale.

Pour Theuriet, il fut l'impeccable demi nous avons l'habitude d'applaudir. Malheureuseme Reichel ne le seconda pas très efficacement dans tâche. Le jeu de notre confrère se ressent visiblem de la longue inaction à laquelle il fut contraint to la dernière saison. Il faut, d'ailleurs, avouer Reichel est arrivé à un âge où il est légitime de reposer sur les lauriers glanés au cours d'une glorie carrière sportive, pour ne plus être que le men

R 18 POINTS A ZÉRO

tade.

t bien, et il fallut toute la sûreté d'arrêts des énétrer dans les buts bleu et rouge.

pas de chance ✍ Après l'écrasante s'est joué de lui dimanche dernier.

rti d'une équipe qui, un jour ou l'autre, fera cer-lement parler d'elle.

es trois-quarts Universitaires ne furent pas non s très heureux. Nous n'en dirons rien, ne voulant retourner le couteau dans une plaie qui doit être re bien douloureuse.

uant à l'arrière Menrath, il a manqué d'un rien x beaux drop-goals et cela est honorable.

t maintenant, en guise de morale — n'en faut-il une à tout événement ? — souhaitons au Stade artir l'an prochain d'un pied plus léger; au Scuf, arder si possible quelque peu de sa belle ardeur début, pour les matches, qui décident, en fin de on, du Championnat.

A. P. bat le Red Star par 2 buts à 1.

Au Football Association, le C. A. P. et le Red Star ent en présence pour la finale des éliminatoires pa-ennes du Challenge du Nord ; le match fut joué à nt-Ouen devant une galerie nombreuse et agitée, c une ardeur incomparable, mais un affolement nuisit souvent à la beauté du jeu.

Le C. A. P., au cours de la première mi-temps, ne a pas fort brillamment. Heureusement pour lui, début de la deuxième fut bien meilleur. Fatigué s doute par ce sursaut d'énergie, le C. A. P. ne pas continuer l'effort jusqu'au bout et quand la fut sifflée, il jouait avec une mollesse remarquable. ant au Red Star, il ne cessa pendant tout le match jouer avec un grand courage, et si ses avants vaient malheureusement pas manqué un peu de ots, nul doute qu'ils n'aient réussi à rentrer la le dans les buts de l'excellent Beau. Il faut d'au-t plus les en féliciter qu'ils étaient fortement dicapés par le départ de Lotter, qui, blessé, avait quitter le terrain. Profitant du relâchement subit C. A. P., le Red Star domina même au cours des dernières minutes de jeu, et l'on put croire un ant qu'une prolongation serait nécessaire.

HENRY DISPAN.

Une touche du Scuf.

Le ballon, joué en touche par le Scuf, est passé à Reichel, qui va le prendre et lancer en avant toute sa ligne de trois-quarts.

Un dégagement de Bilot.

C'est à ses lignes arrières que le C. A. P. dut sa victoire et, entre autres, au gardien de but Beau et à l'arrière Bilot, qui jouèrent avec une étonnante maëstria.

Jouet d'enfant, merveilleux instrument de mécanique

Le Gyroscope et les effets gyroscopiques. — Un jouet qui est un appareil industriel. — En quoi le gyroscope intéresse les chauffeurs et les aviateurs

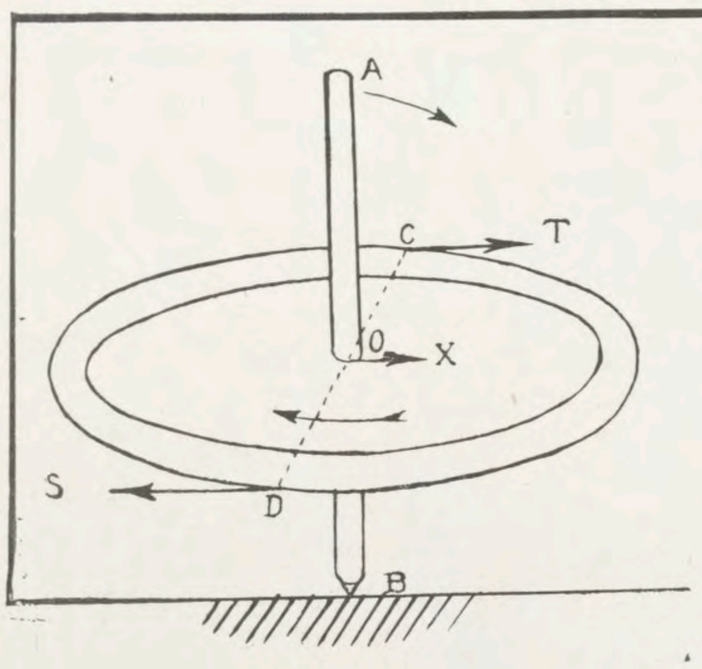


Fig. 1.
Si on exerce une traction en A, la force centrifuge entraîne l'axe vers la droite.

Le succès des essais entrepris récemment en Allemagne d'un chemin de fer monorail a attiré l'attention sur le gyroscope et ses remarquables propriétés.

Qui de nous n'a, étant enfant, fait tourner cette toupie d'un genre spécial, en s'émerveillant de ses prodiges d'équilibre? Mais, le plus souvent, les gens *raisonnables* se contentaient de sourire de nos exercices, et, aux « pourquoi ?» que suscitait l'étrange conduite de notre jouet, ils répondaient par un « parce que! » aussi définitif que peu péremptoire.

C'est que ce « parce que » est bien complexe, et la théorie mécanique du gyroscope, si on la veut complète, rebute vite le lecteur qui, horrifié par les formules, ferme le livre et finit par penser à autre chose.

Ce n'est pas cette théorie que nous prétendons exposer : elle serait beaucoup mieux à sa place dans la *Revue des sciences mathématiques* que dans la *Vie au Grand Air*. Mais, nous allons parler des expériences qu'on peut réaliser avec un gyroscope, et tâcher d'en tirer des conclusions se rapportant aux phénomènes dynamiques que nous pouvons observer chaque jour sur une voiture automobile et sur certains aéroplanes.

Qu'est-ce qu'un gyroscope? Tout d'abord, qu'est-ce qu'un gyroscope ? Ce que nous appelons ainsi n'est que la *Toupie gyroscopique* des mécaniciens. Elle est constituée par un tore pouvant tourner autour de son axe de figure. Cet axe est porté par une chape.

Au moyen d'une ficelle préalablement enroulée autour de l'axe et déroulée violemment, imprimons au tore un vif mouvement de rotation.

Nous constatons alors toute une série de phénomènes bizarres, qui font qu'on serait tenté de croire que l'appareil *vit* réellement, a un caractère et un vouloir propre.

Posons, en effet, une des vis de la chape sur une place : la toupie, au lieu de tomber, se tient debout, et l'ensemble se met à tourner autour de la verticale, l'axe décrivant à peu près un cône de révolution.

Jusqu'alors, rien de bien remarquable. Mais continuons : Fixons un fil à la vis supérieure de la chape et tirons à nous, en essayant d'incliner le gyroscope : brusquement, il s'incline, en effet, mais

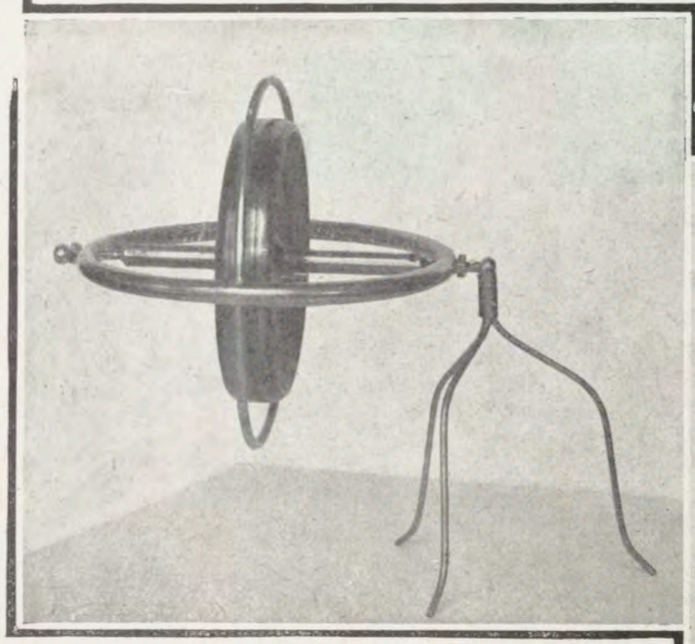


Fig. 2.
Au lieu de tomber, l'appareil tourne autour d'un axe vertical.

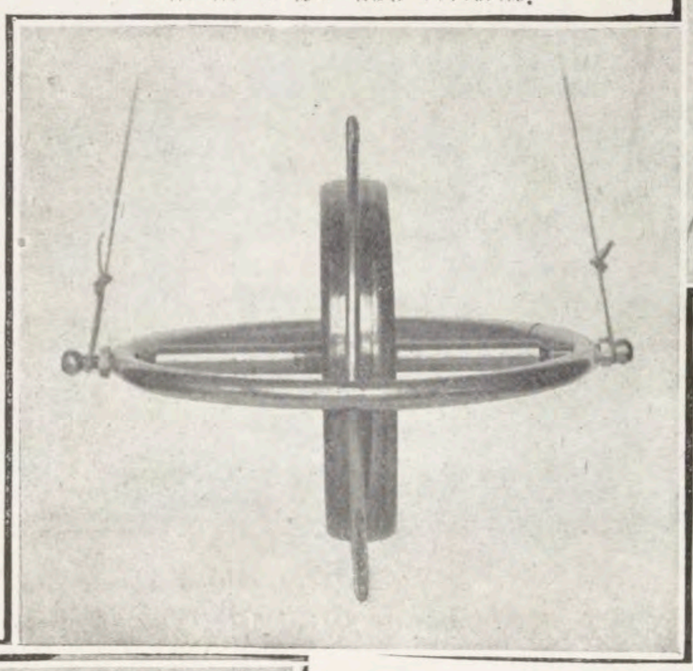


Fig. 3.
Suspendu par deux fils à un point fixe, le gyroscope ne peut se balancer que dans un plan perpendiculaire à son axe.

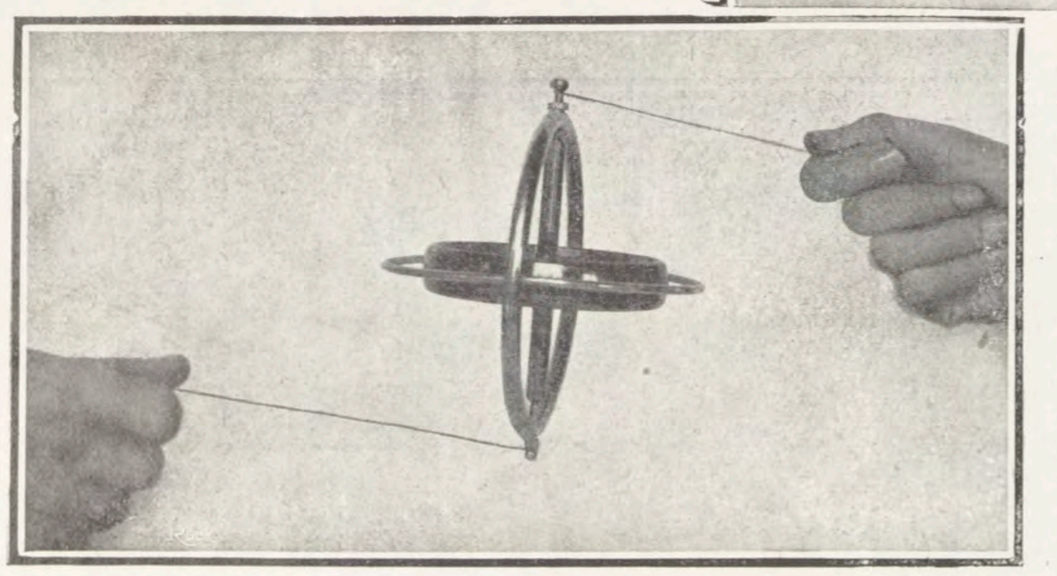


Fig. 4.
L'appareil, tenu en l'air à deux mains, avec deux fils, tourne autour d'un axe horizontal.

perpendiculairement à la traction opérée!... Essayons de le redresser, toujours avec notre fil, de bas en haut : il refuse énergiquement et se met à tourner en sens contraire et de plus en plus vite. Si nous insistons, nous l'enlèverons tout entier, sans que son axe change d'inclinaison.

Essayons de donner une explication de ce phénomène, sans avoir d'ailleurs la prétention d'aucune espèce de rigueur scientifique.

Considérons le gyroscope lancé et reposant par sa pointe B. Il tourne, pour fixer les idées, dans le sens des aiguilles d'une montre, quand on la regarde par-dessus (fig. 1).

Exerçons sur la pointe A une traction, perpendiculairement au plan de la figure, comme pour la faire venir en avant : elle n'obéira pas et se déplacera, au contraire, vers la droite.

Supposons, pour expliquer le déplacement, que la traction exercée en A a eu pour effet d'équilibrer la force centrifuge appliquée au point C. Cette force fictive, étant équilibrée, cessera de produire son effet, qui, comme on le sait, est d'entraîner le point C suivant la tangente CT.

Il ne restera donc que la force centrifuge appliquée au point diamétralement opposé D, qui ne sera équilibrée par rien du tout. Elle va donc entraîner D suivant la tangente

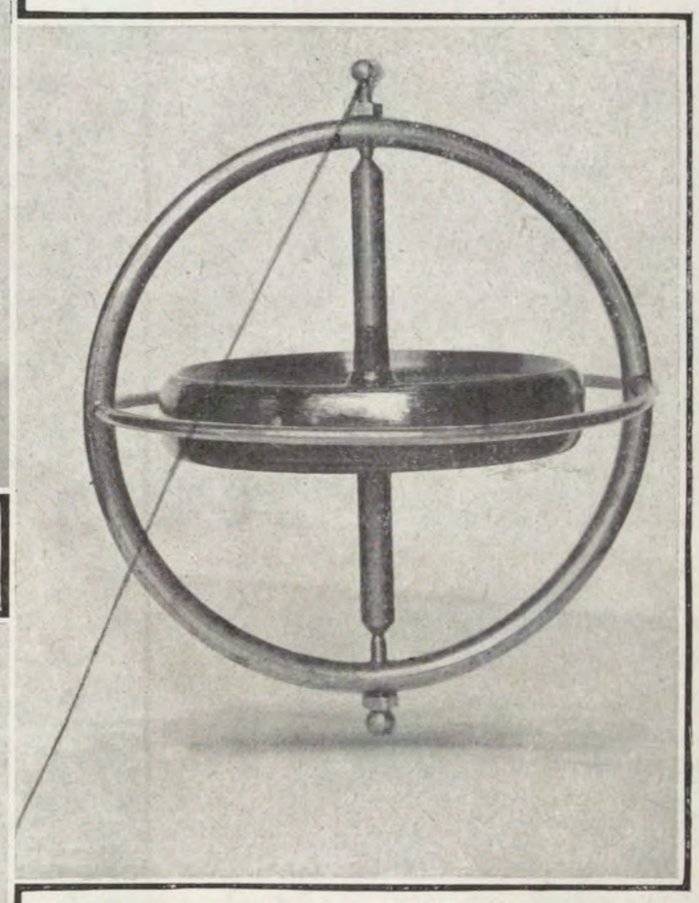


Fig. 5.
Posé sur une table et tiré par un fil, il s'incline perpendiculairement à la traction opérée

DS; et, comme il n'y a pas d'action sans réaction, le point O situé sur l'axe, et par conséquent l'axe tout entier, va se trouver poussé vers la droite.

Répétons-le, ceci n'a aucunement la prétention de démontrer, mais de présenter la question sous un aspect *sensible* en quelque sorte.

Restons-en là de notre théorie, et voyons maintenant quelles applications on pourra en tirer.

Chemin de fer monorail On conçoit aisément l'intérêt que l'on peut avoir, au point de vue économique, à construire des voies à un seul rail : facilité de pose, adaptation aux courbes les plus accentuées, économie d'achat de terrain, etc. Mais la difficulté est de maintenir en équilibre le wagon : c'est au gyroscope que l'on a eu recours à cet effet.

On a pris non pas un, mais deux gyroscopes, tournant en sens contraire, et dont les axes sont dans le prolongement l'un de l'autre.

On conçoit facilement qu'un tel système reste fixe dans l'espace : veut-on tenter, en en effet, de l'écarter de sa position : un des gyroscopes tend à pencher à droite, l'autre à gauche, puisque le sens de rotation est différent : finalement tout reste immobile.

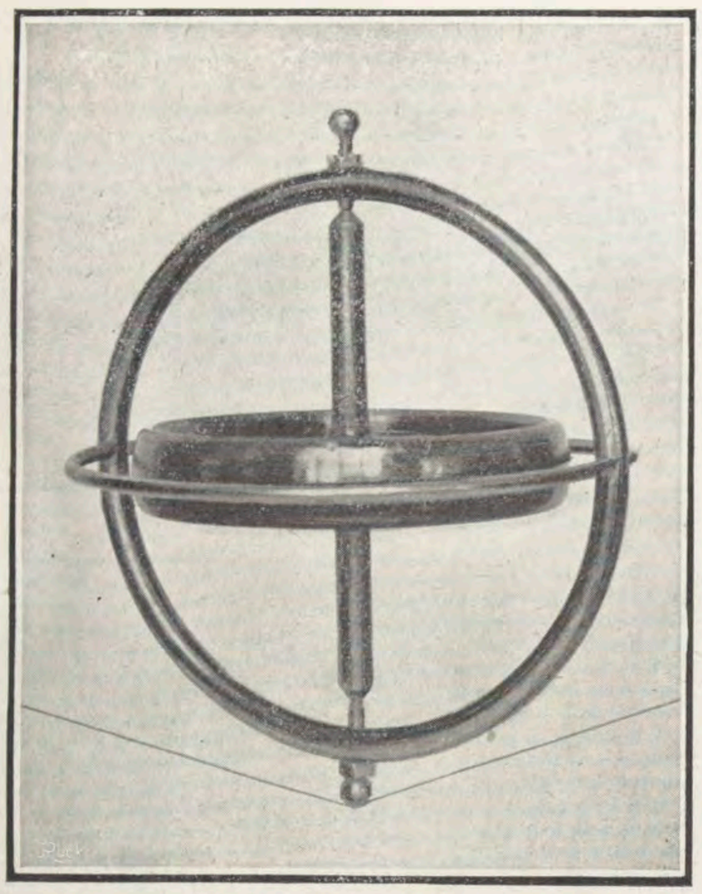


Fig. 6.

L'appareil se tient en équilibre sur un fil.

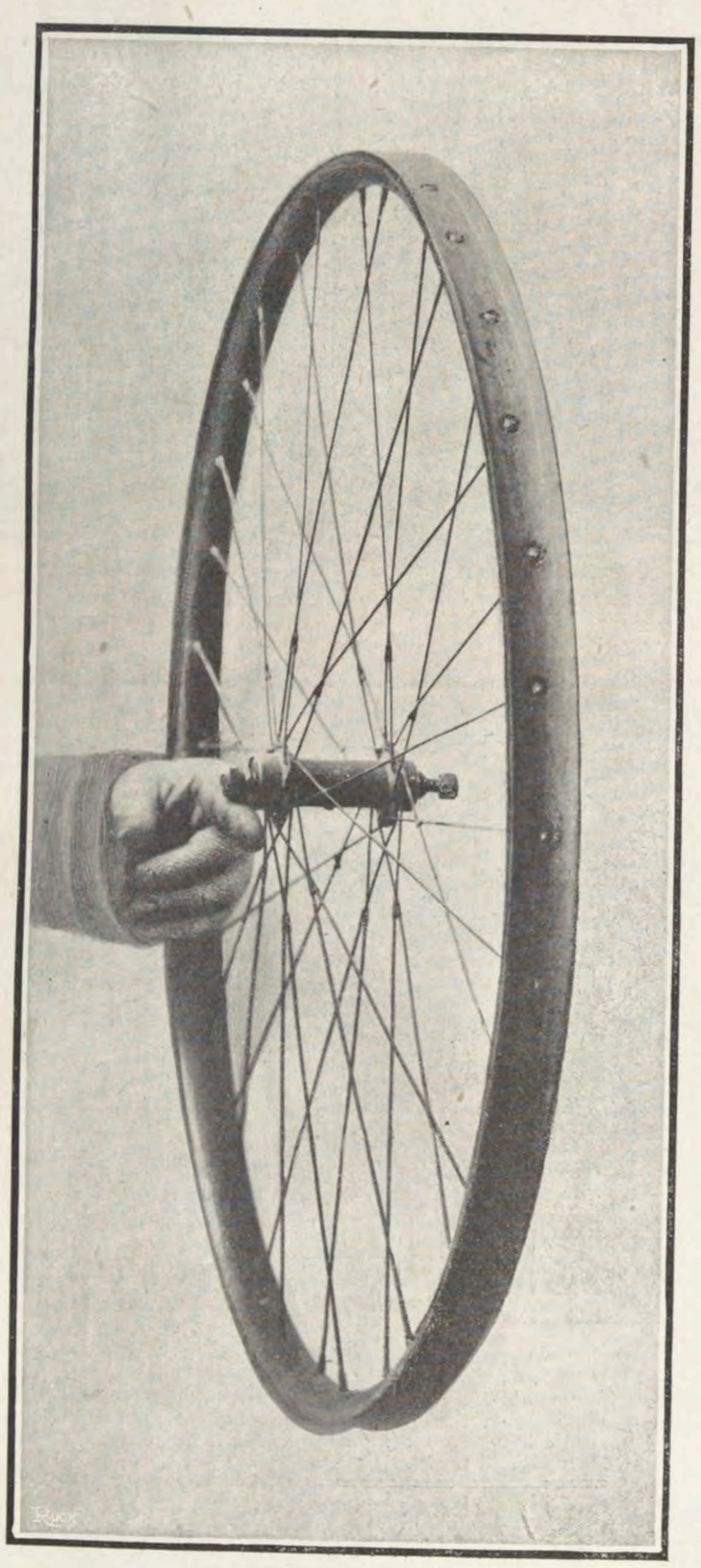


Fig. 8.

Une roue de bicyclette tenue, sur la pointe du doigt, par l'extrémité de l'axe, reste en équilibre.

Le monorail *Brennau*, essayé récemment à Gillingham (Angleterre) est mû par deux groupes pétroléo-électriques de 20 et 80 chevaux.

La stabilité est assurée, comme nous l'avons dit, par deux gyroscopes. Leurs volants ont 1 mètre de diamètre et pèsent 750 kilos chacun. Ils tournent à la vitesse de 3.000 tours, et leur périphérie est par conséquent animée d'une vitesse de 157 mètres à la seconde, 565 kilomètres à l'heure!

Pour diminuer les frottements, les gyroscopes sont enfermés dans une caisse presque vide d'air.

Un moteur électrique, calé sur l'axe de chacun d'eux, entretient leur mouvement. D'ailleurs, le courant coupé, les gyroscopes continuent à tourner pendant plusieurs heures sans diminution sensible de vitesse.

L'inventeur affirme que son monorail pourra atteindre la vitesse de 260 kilomètres à l'heure, et franchir les rampes de 15 0/0.

Le gyroscope et l'automobile. Tout solide de révolution tournant autour de son axe peut être considéré comme un gyroscope, et produit les mêmes effets. Dans une voiture, nous rencontrerons donc plusieurs gyroscopes : les roues et le volant du moteur.

Tous ces gyroscopes vont chercher à garder la fixité de direction de leur axe dans l'espace. A chaque virage, par conséquent, leurs effets vont intervenir.

Considérons une roue avant que l'on braque brusquement à droite, par exemple : si l'on répète le raisonnement fait plus haut, on verra que son axe tendra à s'incliner également vers la droite ; en d'autres termes, la roue tendra à pencher vers l'intérieur du virage.

L'effet des roues arrière sera de même sens, quoique plus faible, parce que, pour elles, le changement de direction est moins brusque.

Les quatre roues tendront donc à s'incliner vers l'intérieur du virage. Est-ce à dire, par là, que la stabilité de la voiture va y gagner ? Comme il est facile de s'en rendre compte, seules les fusées des roues vont supporter l'effort, qui tendra à fléchir, mais le centre de gravité de chaque essieu ne sera soumis à aucun effort vers l'intérieur.

La stabilisation n'aurait lieu que pour une roue unique : un tri-car, par exemple, se trouvera bien de l'effet gyroscopique de la roue arrière.

Quant au volant du moteur, supposons, ce qui est le cas général, qu'il tourne comme les aiguilles d'une montre pour un observateur qui, à pied, regarde le capot.

Dans un virage à droite, l'axe du volant penchera en avant en changeant l'avant-train. Dans un virage à gauche, au contraire, ce que les cavaliers appellent l'*arrière-main* sera chargée, l'*avant-main* étant allégée.

Les aéroplanes. Dans les aéroplanes, l'effet gyroscopique se manifeste à cause des hélices, et surtout lorsque l'appareil est muni d'un moteur rotatif, comme le Gnôme. Cet effet est tel que l'aviateur est obligé d'en tenir le plus grand compte, et ne prendra pas du tout ses virages à droite comme les virages à gauche. Dans un cas, en effet, l'aéroplane tend à piquer du nez, et dans l'autre cas à se cabrer : le stabilisateur doit intervenir pour maintenir l'équilibre.

On a demandé au gyroscope de réaliser la stabilisation automatique des aéroplanes. Le capitaine Lucas-Girardville poursuit en ce moment ses essais à Meudon. D'après les gens bien informés, ses gyroscopes assureraient tellement bien l'automatisme de la stabilité que les virages deviennent impossibles sans un débrayage préalable des gyroscopes. Ces essais, comme tous ceux qui

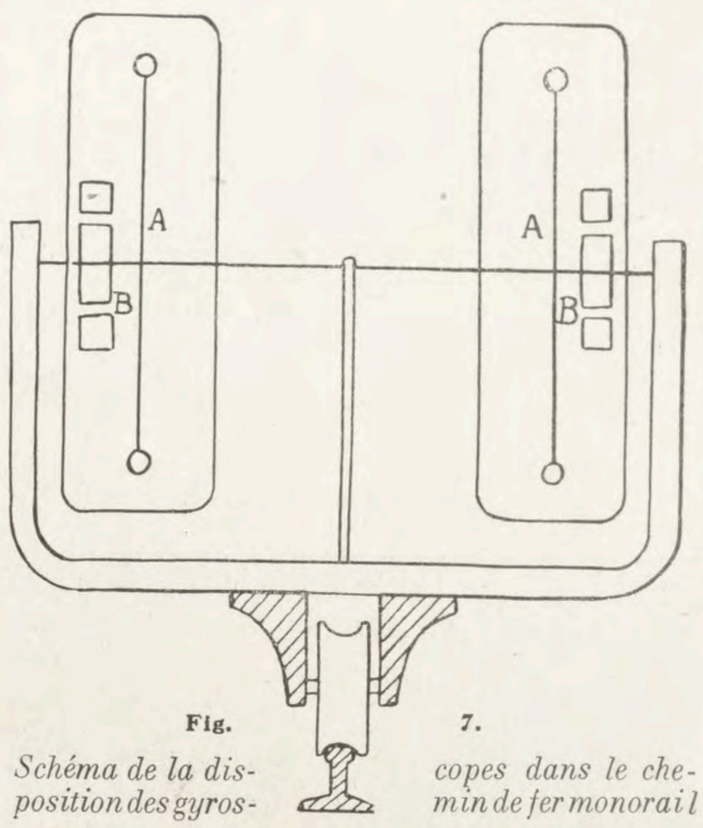


Fig. 7.

Schéma de la disposition des gyroscopes dans le chemin de fer monorail

s'effectuent dans les milieux militaires sont tenus extrêmement secrets. Ils n'en sont pas plus concluants pour cela, et les ateliers de Meudon n'ont encore rien sorti d'intéressant en matière d'aéroplanes.

Que n'a-t-on d'ailleurs pas demandé au gyroscope ? En 1852, Foucault s'en est servi pour démontrer une fois de plus la rotation de la terre : un gyroscope, suspendu à la Cardan était lancé au moyen d'engrenages, et son axe, restant fixe dans l'espace, semblait se déplacer par rapport aux objets environnants entraînés par la rotation de la terre.

Un gyroscope peut à la rigueur tenir lieu de boussole : si on le laisse libre de se déplacer, son axe décrit un cône autour d'une parallèle à

Un wagon monorail en marche.

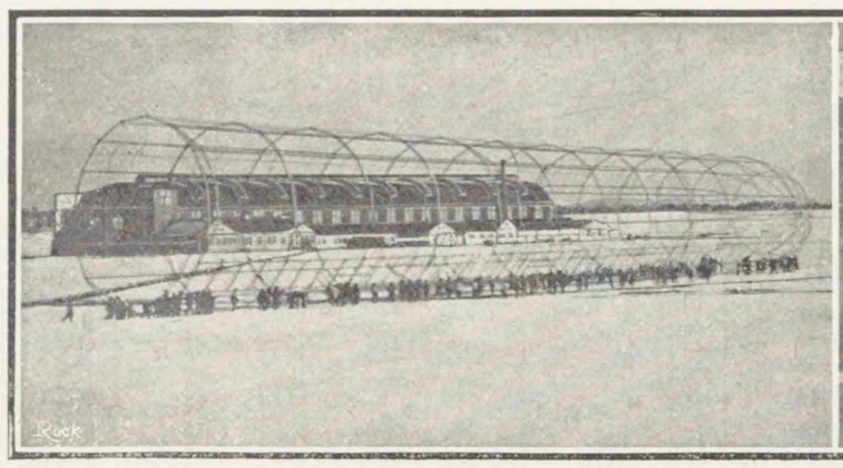
Grâce à leur stabilité automatique, les trains monorails peuvent suivre des courbes de très court rayon à grande vitesse.

l'axe du monde, donnant ainsi en outre la latitude du lieu. Enfin, on a essayé de supprimer les mouvements de roulis et de tangage des navires par l'emploi de gyroscopes : du coup, le mal de mer s'est trouvé supprimé. Mais un effet inattendu s'est produit : le navire, ne s'élevant plus à la lame, était rapidement disloqué par le choc des vagues.

Nous donnons, par nos photographies quelques-unes des expériences que l'on peut réaliser avec un gyroscope : essayez, vous en trouverez dans tous les bazars pour la modique somme de treize sous!

H. Petit.

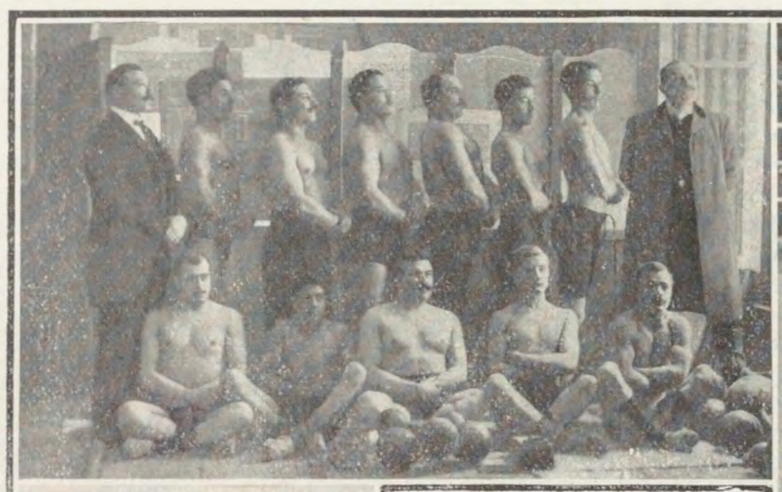
LE CARNET DU SPORTSMAN

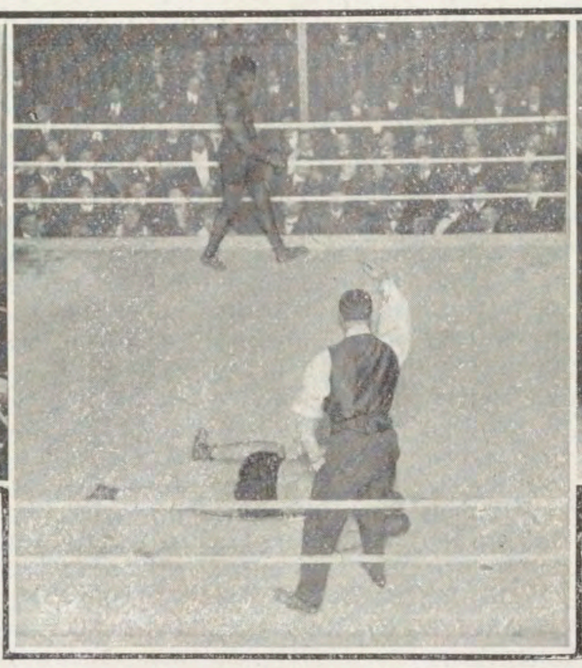


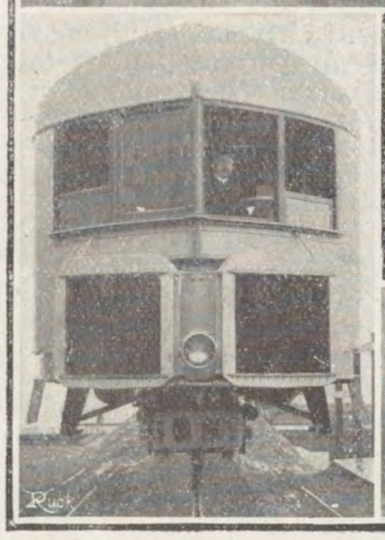
Le transport de la moitié de la carcasse du Zeppelin. Cent hommes environ accomplissent ce travail.

Une banque anglaise envoie au Derbyshire une auto-caisse d'épargne

Le saut de la rivière dans le Waterbeach, steeple-chase disputé par les étudiants de l'Université de Cambridge.



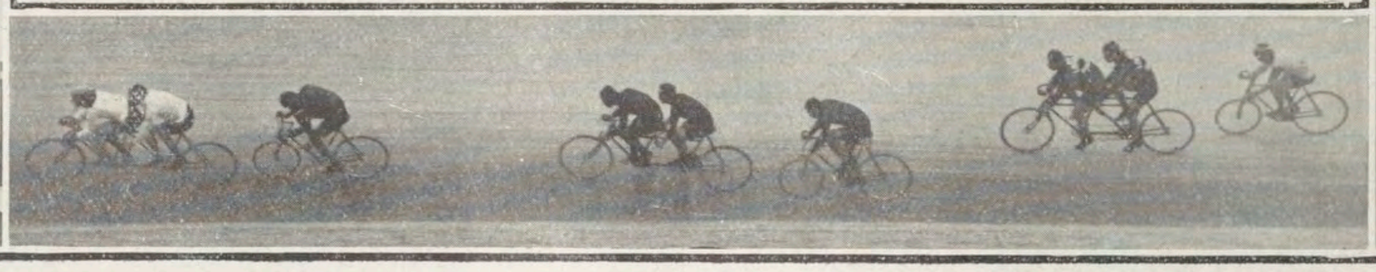




L'école du célèbre athlète Bonnes, où fréquentent les plus beaux athlètes d'Alger.

Sam Mac Vea knock-oute Al. Kubiak au dixième round d'un combat splendide.

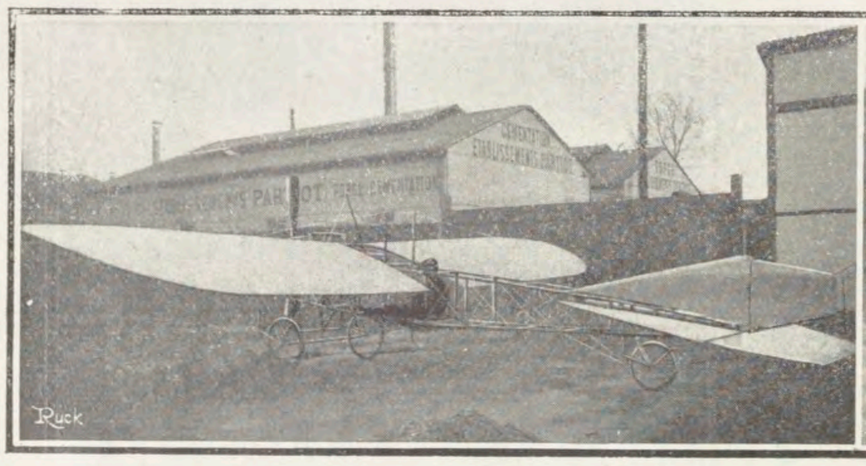
Les premiers concours de tir en ski organisés en France, au Sappey.



Le monorail Brennan actionné par un moteur à pétrole de 40 ch.

La course de 50 kilomètres derrière tandems gagnée, au Vélodrome d'Hiver, par Brocco, en 1 h. 1 m. 50 s. 4/5 devant Theile à 230 m. et Germain, de La Flèche, à 500 m.

Lépine, gagnant du Cross-Country des boxeurs.



Le monoplan Saulnier, qui vient d'être terminé et qui va aller faire ses premiers essais à Châlons.

Expériences d'aéroplane à Barcelone, faites par Mamet.

L'équipe chamoniarde, qui vient de remporter une belle victoire dans la course de bobsleighs, à Gérardmer.

Principaux Résultats sportifs du 21 au 27 février

ATHLÉTISME

MARDI 22 FÉVRIER. — Boxe. — San Francisco. — Wolgast bat Battling Nelson qui abandonne au 41e round, lui laissant le titre de champion du monde des poids légers

MARDI 22 FÉVRIER. — Boxe. — Los Angeles. — Frank Conlby bat Monte Attel par knock-out en 42 rounds.

MERCREDI 23 FÉVRIER. — Boxe. — Wagram Boxing Club. — Peter Brown met Lacroix knock-out en sept rounds.

SAMEDI 26 FÉVRIER. — Boxe. — Wonderland. — Sam Mac Vea bat Kubiak en dix rounds par knock-out.

DIMANCHE 27 FÉVRIER. — Course à pied (Challenge Doyen parcours Versailles-Paris) : 1. Delloye, en 37 m. s.; 2. Guingamp; 3. Moché.

DIMANCHE 27 FÉVRIER. — Football Rugby. — Parc des Princes. — Le Stade Français bat le Sporting-Club Universitaire par 19 points à rien.

CYCLISME

DIMANCHE 27 FÉVRIER. — Vél. d'Hiv. — *Prix Ludovic Morin* (1.000 mètres : 300, 200 et 100 francs). — 1. Ellegaard. — 2. Comès, à 2 longueurs. — 3. Pahin. — Temps : 1 m. 37 s. 1/5.

Prix Lartigue : (50 kilom. 1.000, 800 et 700 francs). — 1. Brocco. — 2. Fritz Theile, à 230 mètres. — 3. Germain de La Flèche. — Temps : 1 h. 1 m. 50 s. 4/5.

HIPPISME

JEUDI 10 FÉVRIER. — Auteuil. — *Prix Hungerford* (steeple handicap. 4.500 mètres, 10.000 francs) — 1. Trianon III, à M. H. de Mumm (Louth). — 2. Feu de Bengale. — 3. Bathilde II. — P. M. : Gag. 28 francs; pl. 17 fr. 50, 19 francs.

Prix Agenda (steeple, 3.500 mètres, 5.000 francs). — 1. Golden Pheasant à M. P. Besnus (Defeyer). — 2. Troyen. — 3. Proclès. — P. M. : Gag. 58 francs; pl. 20 fr. 50, 14 fr. 50.

Prix Harry (haies, handicap, 3.100 mètres, 4.000 francs). — 1. Austral, à M. Baguenault de Puchesse (Williams). — 2. Bonnelles. — 3. Quille. — P. M. : Gag. 346 francs; pl. 101 francs, 18 francs, 39 fr. 50.

DIMANCHE 27 FÉVRIER. — Auteuil. — *Prix Finot* (steeple, 3.500 mètres, 20.000 francs). — 1. Pillard, à M. Nash Turner (le propriétaire). — 2. Sapientia. — 3. Dame des Prés. — P. M. : Gag. 43 francs; pl. 18 fr. 50, 19 francs, 25 fr. 50.

Prix de Tananarive (steeple militaire, 4.000 mètres, objet d'art). — 1. Kioto II, à M. Herchet (le propriétaire). — 2. Iliade IV. — 3. Ratagan. — P. M. : Gag. 162 fr. 50; pl. 58 fr., 25 fr. 50, 48 fr. 50.

LE MEETING D'AVIATION DE NICE

(Du 5 au 25 Avril)

La croisière Nice-Cannes-Nice aéroplane est définitivement inscrite au programme. Le Ministre de la Marine a promis le concours de deux contre-torpilleurs qui croiseront, durant la quinzaine d'aviation, devant l'aérodrome du Var.

M. Bartol, membre de l'Aéro-Club, a offert une coupe d'argent d'une valeur de 5.000 francs à l'aviateur qui, par deux fois, aura battu à Nice le record du monde de l'altitude; le même concurrent ne pourra établir qu'un seul record chaque année du 15 novembre au 15 mai; le concours sera clos le 1er janvier 1915.

LE PRIX FINOT A AUTEUIL

Le Prix Finot, 20e biennal, 2e epreuve ; steeple-chase (20.000 francs, 3 500 mètres). Auteuil, 27 Février. — Le saut du brook.
Les six concurrents qui avaient fini en tête l'an dernier se retrouvaient au départ. Aussi la lutte a-t-elle été ardente et émouvante.

Le saut de la rivière du huit.
Au deuxième obstacle, Sea King tombait. Pillard était en tête, suivi de Langue de Chat. Ils sautaient ensemble le brook, mais la seconde culbutait à la rivière du huit, tandis que Primeur III, Sapientia et Dame des Prés revenaient sur le leader.

L'arrivée.
Sur le plat, Sapientia avait l'avantage, mais Dame des Prés et Pillard l'attaquaient. Monté remarquablement par son propriétaire Nash Turner, Pillard l'emportait d'une encolure.

JAMAIS la seconde épreuve du prix Finot n'a été, plus complètement que cette année, la contre-partie de la première : nous y avons retrouvé les six concurrents qui avaient fini en tête du lot dans la première manche. Ce qui est mieux encore, c'est que l'élite de nos jeunes steeple-chasers s'y est trouvée presque au complet et que la question de suprématie, fort indécise encore jusqu'ici, pouvait être tranchée.

Elle l'a été à peu de chose près. La question reste en suspens pour Sea King, qui a culbuté au début : il était et demeure un prétendant très sérieux au premier rang.

Mais pour le reste du lot, elle paraît résolue pour le moment et sur cette distance tout au moins. Sur une distance plus longue, il n'est pas impossible que Sapientia prenne sa revanche! Il est possible encore que Primeur III, qui a beaucoup de peine à se faire au métier de steeple-chaser, renchérisse encore sur les progrès dont témoigne son excellente course de dimanche. Mais la supériorité actuelle de Pillard, sur la distance de la course, n'en a pas moins été nettement établie. Sans doute Nash Turner l'a monté remarquablement, son adresse et son tact ont pu contribuer au succès ; mais Pillard a gagné très sûrement : il a fini assez fort, monté des mains seulement et plus facilement en somme qu'il n'a paru. Dans ces conditions, il est permis de croire que sa supériorité ne tient pas uniquement à une question de jockey.

STUART.

LA GENÈSE DES COURSES AU GALOP (1)

(Suite)

Notre collaborateur termine aujourd'hui l'histoire merveilleuse de Godolphin Arabian qui, après avoir été l'humble serviteur d'un porteur d'eau, fut appelé aux plus hautes destinées.

Lorsqu'elle eut entendu de nouveau les nobles hennissements de Scham, rendus cette fois plus puissants encore par un cri sauvage de courroux et de haine qui s'y joignait comme un sanglant défi jeté à Hobgoblin, Roxana ne se contint plus, perdit toute retenue et, dévergondée, rayonnante, impérieuse, elle répondit à Scham, à l'heureux Scham, par des accents d'abord doux et plaintifs, puis de plus en plus passionnés. »

On sait le reste : le combat de Scham et d'Hobgoblin, facilité par la complicité d'Agba, qui laissa volontairement ouverte la porte de l'écurie du barbe ; la victoire de Scham et, suivant Eugène Sue, non pas la mort, mais la fuite honteuse d'Hobgoblin, qui survécut à ses blessures, et devint, par la suite, le boute-en-train de son vainqueur ; la saillie enfin de Roxana par Scham.

Lord Godolphin, d'autant plus furieux de l'incident qu'il comptait sur Hobgoblin, son précieux étalon, pour régénérer avec l'incomparable Roxana la race des chevaux en Angleterre, exila Scham, Grimalkin et Agba dans une pauvre ferme qu'il possedait à soixante milles du haras. Ce ne fut qu'au bout de trois ans environ que cet exil cessa. Lath, le fils méprisé de Scham, avait remporté une victoire si remarquable sur les chevaux de deux ans, lors de leur course d'essai, que Lord Godolphin pensât qu'i pouvait bien avoir dans l'étalon barbe un reproducteur inappréciable : Chiffney reçut l'ordre de ramener à Gog-Magog les trois hôtes de la ferme des Bruyères.

Mais pour assister à toute la splendeur du triomphe de Scham, pour le voir jouir, dans l'illustration de la postérité, de la destinée merveilleuse à lui promise par la balzane et si longtemps contrariée par la maligne influence de l'épi, il faut attendre l'année 1738 où, comme je l'ai déjà rapporté, la tradition veut que l'étalon de Lord Godolphin vînt assister, à Newmarket, aux victoires de ses trois premiers produits.

« Magnifiquement harnaché à l'orientale, écrit Eugène Sue, il s'avança gravement sous sa housse de pourpre, monté par Agba, aussi superbement vêtu à l'arabe. Pour plus de sûreté et pour maintenir dans l'occasion les élans d'orgueil ou de joie de Scham, un palefrenier se tenait de chaque côté du barbe avec une longe de soie qui se rattachait à sa bride d'or.

La descendance de Scham était déjà si universellement renommée et les amateurs du turf savaient tant de gré au barbe de l'amélioration extraordinaire qu'il apportait dans la race des chevaux en Angleterre, que l'arrivée de l'étalon fut saluée avec acclamation.

Enfin, la cloche tinta et toute l'attention des spectateurs, un moment distraite, se concentra sur la piste.

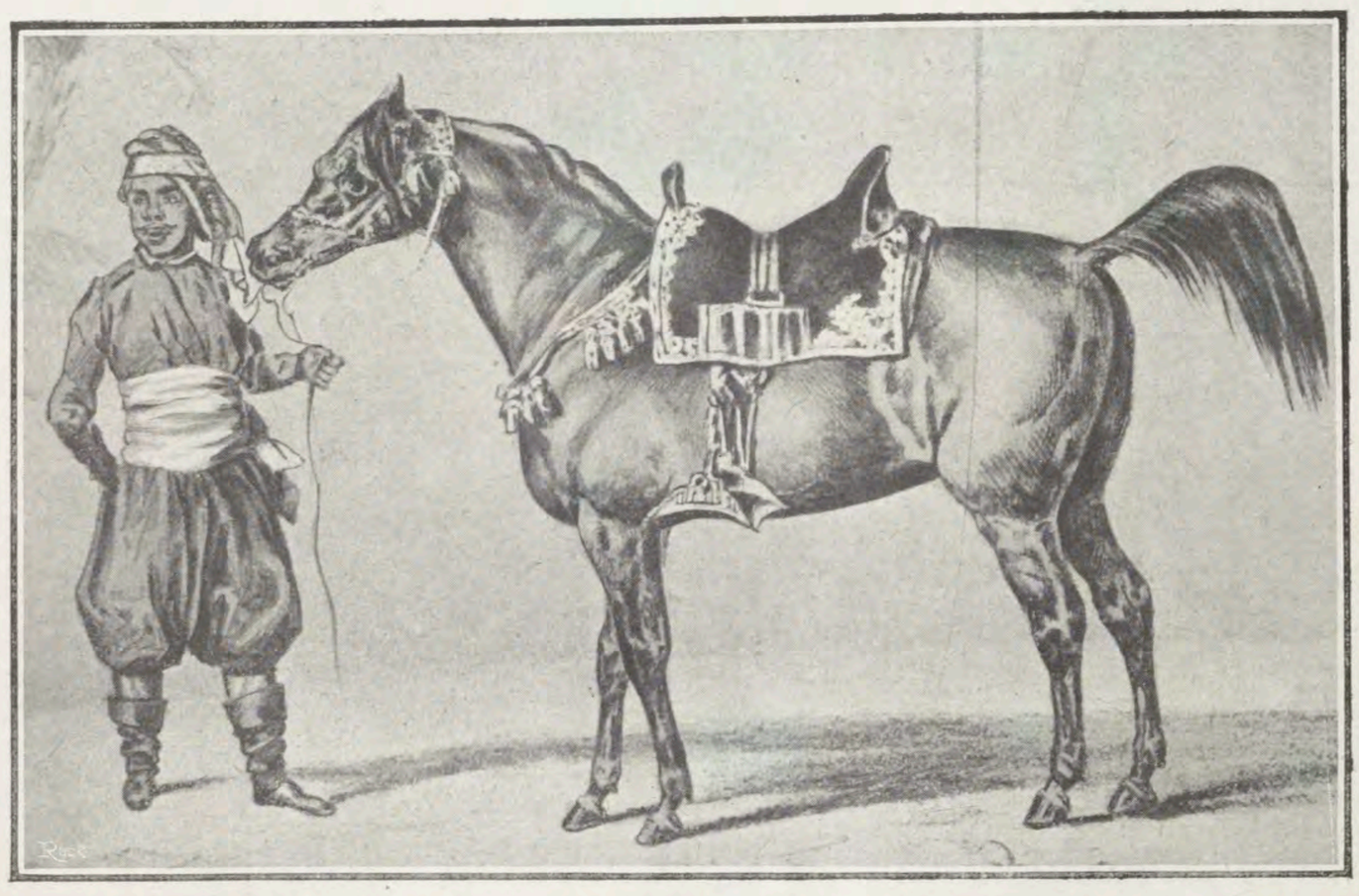
Le Prix des chevaux de trois ans se disputa et ce fut Régulus, fils de Scham, qui gagna.

Dans la course des chevaux de quatre ans ce fut Cade, fils de Scham, qui gagna.

Vint enfin la course des chevaux de cinq ans et ce fut encore Lath, vainqueur trois années de suite et fils de Scham, qui gagna.

Alors les applaudissements et les hurrahs devinrent frénétiques...

Agba ne se possédait pas : il rêvait, il délirait ; dans un état complet d'hallucination, il croyait voir étinceler, sur le ciel bleu, autant de balzanes qu'on y aperçoit d'étoiles pendant la nuit, et, au fond des entrailles de la terre, une myriade de noirs épis qui disparaissaient dans les ténèbres comme des chauves-souris.



Cheval arabe

Type de cheval arabe d'après une ancienne gravure qui ne représente qu'imparfaitement les beautés de cette race.

Les courses terminées, Scham fut ramené en triomphe à Gog-Magog : là une dernière ovation l'attendait.

Le palais d'Hobgoblin détrôné lui était désormais destiné. »

Demeure seigneuriale. C'était un vaste bâtiment, séparé des écuries par une grande cour, sablée d'un sable fin et épais, et consacrée aux ébats de chaque jour. Cette cour traversée, on entrait dans une sorte de vestibule pavé de briques d'une pâte si fine et d'un rouge entretenu si vif par l'huile qu'on y répandait modérément, qu'on eût dit une brillante porcelaine. Les murs étaient de stuc blanc, sans autre ornement que des bas-reliefs d'après l'antique, représentant la cavalcade du Parthénon.

Venait ensuite une vaste pièce à demi lambrissée de boiseries de chêne sculpté et orné d'incrustations de bois de houx, dont la blancheur luisante étincelait comme de l'argent sur le fond brun des panneaux. Ces sortes d'arabesques, du travail le plus fin et le plus délicat, et dont le dessin avait été donné par Keller, fameux ornemaniste français, encadraient, au milieu de leurs gracieux rinceaux, des centaures et des têtes de chevaux parfaitement rappelés dans chaque motif. Ces lambris n'ayant que huit pieds de haut, le reste de la pièce était tendu du plus fin drap vert de Lincoln, galonné aux armes du Lord. Enfin, à travers les vitres de deux sortes de reliquaires du même précieux travail et du même caractère que les lambris, et placés de chaque côté de la porte, on remarquait, se détachant sur un fond de velours cramoisi, dans l'un, les coupes d'orfèvrerie d'or et d'argent gagnées sur le turf et dans l'autre, des ferrures de course à peine ternies par le contact du gazon et rappelant autant de victoires.

Dans cette pièce, deux palefreniers uniformément vêtus se tenaient jour et nuit, attentifs aux moindres mouvements du cheval qu'ils voyaient continuellement à travers de larges fenêtres garnies de carreaux et grillées du côté du box par un fil de laiton doré très serré.

Le box s'ouvrait par deux portières à coulisses, pour que deux battants de porte, saillant en dehors, ne puissent blesser le cheval en entrant ou en sortant. De grands coussins rembourrés de crin et recouverts d'un épais cuir de Cordoue étaient cloués à la muraille jusqu'à la hauteur de huit pieds. Le reste était tapissé de drap vert. Deux râteliers en bronze doré placés à chaque angle du mur, et deux mangeoires revêtues (par un luxe digne du cheval de Caligula) d'étincelantes plaques d'argent massif, complétaient les accessoires de cette écurie splendide. Enfin, à travers deux fenêtres opposées à celles de l'antichambre et grillées comme elles de fil de laiton doré, on voyait une immense prairie traversée par un ruisseau d'eau vive et semée de petits bouquets d'arbres. Une porte faisant face à celle du vestibule ouvrait sur un porche élégant qui conduisait à ce délicieux tapis de verdure, mélangé d'un trèfle épais, ras, et parsemé de petites fleurs d'un violet pourpré.

Mais ce qui prouvait surtout l'admiration de Lord Godolphin pour Scham, c'est qu'on lisait en lettres d'or, sur le fronton de marbre bleu turquin que supportaient deux hippogriffes à l'extérieur du vestibule :

ARABIAN GODOLPHIN

Le gendre du duc de Marlborough, le fils de l'illustre Sidney, grand trésorier d'Angleterre, avait donné son nom à Scham...

Agba partagea la bonne fortune du barbe et Grimalkin eut l'insigne honneur de voir ses traits passer à la postérité dans le tableau qui représente Godolphin Arabian...

(A suivre.) ISONOMY.

Dans un style qui s'affranchit des règles les plus élémentaires de la syntaxe, un « ancien écuyer de Saumur » m'écrit pour déplorer que la *Vie au Grand Air* « ait *chargé* de faire un article de sport hippique *à* quelqu'un qui n'y connaît rien, puisqu'il parle de *balzane blanche.* ». Il est incontestable que si j'avais eu à établir le signalement de Godolphin Arabian, au lieu d'écrire comme dans ma chronique du 12 février dernier : « une petite balzane blanche au pied montoir de derrière », j'aurais mentionné : « une trace de balzane au membre montoir postérieur ». Mais je prie mon correspondant de vouloir bien remarquer que, dans le passage incriminé, je cite l'un des pronostics qui servaient aux Arabes à tirer l'horoscope de leurs chevaux : or, ils distinguaient la balzane blanche, la balzane herminée et la balzane rubicanée, cette dernière particularité équivalant, si je ne me trompe, à celle que les Anglais désignent sous le nom de *silver leg* (jambe d'argent). Je n'ai donc commis aucun pléonasme.

(1) Voir les nos 592 et suivants.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS (1)

Par ROBERT FITZSIMMONS
Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

Robert Fitzsimmons termine le récit de la fantastique soirée au cours de laquelle il mit knock-out sept hommes de suite, tous poids lourds. Puis, il continue à raconter ses tournées théâtrales.

Au début du troisième round, je lui relève le bras et lui lance un coup à l'oreille et à la mâchoire avec une telle force qu'il chancelle. Je saute en arrière et recommence du droit et du gauche à la mâchoire. Comme il défaille, je double à l'estomac et il tombe comme une bûche. Mais, courageux à l'excès, il se relève avant que les dix secondes soient écoulées. Je me lance à sa poursuite, redoublant mes attaques à la mâchoire et au cœur. Il s'écroule, perdant avec le sens toute chance de gagner le forfait.

Big Bill Collins était ensuite introduit. Dès le début, je dus courir pour le rejoindre, car il se hâtait autour du ring. Je finis par le rattraper. Je le bloque dans un coin et l'y garde jusqu'à ce que le gong retentisse. Big Bill avait surpris mes seconds au moment où ils me faisaient signe de faire attention à mon poing blessé. Aussi, tous ses coups étaient-ils dirigés vers l'endroit sensible. Son nez et mon poing droit vinrent en contact. Le sang empourpra la face de mon adversaire. Dans un corps à corps, nous partons dans les cordes. Une de mes épaules passe dessous et m'entraîne. Je tombe à demi, Collins me porte un coup de genou rapidement, dans l'espoir qu'il passera inaperçu. Cette faute m'exaspère à un tel point que je l'envoie au milieu du ring. Je me précipite sur lui et de toute la force dont je dispose je lui lance un shift-punch au solar-plexus qui le met knock-out. Il resta évanoui plus de deux heures après avoir reçu cette correction.

Le sixième combattant était un certain Paul Lœser, de Détroit. Je l'avais déjà rencontré et l'avais mis hors de combat en cinq rounds. Il m'affrontait à nouveau, l'âme pleine d'espoir, convaincu qu'il résisterait plus de six rounds. Il commença par un joli coup du gauche à la mâchoire, et, vite, voulut m'atteindre à l'estomac. Je le laissai faire et au moment où il s'élançait, je lui portai à la tempe un direct qui l'envoya à terre. Il se releva au moment où l'arbitre prononça : « Dix ! ». Il s'apprêtait à recommencer.

— Fitzsimmons vainqueur ! cria l'arbitre.

Mais Lœser le regarda anxieux. J'intervins alors :

— Oh ! laissez-le se reposer encore un instant.

Mon adversaire était heureux au possible et l'assistance m'acclamait pour me remercier de lui offrir un plus long spectacle. Le combat continua donc. Je le laissai se remettre pendant le reste du round. Dès que commença le second je l'atteignis à la tempe. Il tomba et, cette fois, ne se releva pas à la dixième seconde.

Mon septième adversaire parut. Il se contenta d'encaisser une demi-douzaine de coups légers, puis je lui en portai un plus dur à la mâchoire et il s'écroula, très heureux d'en finir.

CHAPITRE XIII

Où FITZSIMMONS RACONTE COMMENT IL MIT KNOCK-OUT L'ITALIEN JOE GRIM, QUI N'AVAIT JAMAIS ÉTÉ MIS A TERRE ET OU NOUS ASSISTONS AUX EXPLOITS D'UN POÈTE BOXEUR.

Je rencontrai Joe Grim la même semaine que celle où j'envoyai dormir Léon Coughlin au premier round à Philadelphie en moins d'une minute. Mon match avec l'Italien fut disputé à Philadelphie le 30 septembre 1903. Grim était un homme puissant et fortement charpenté, avec une figure d'Adonis. Il avait battu dans la contrée tous ceux qui lui avaient été opposés. Il n'avait jamais encore trouvé le poing capable de le mettre à terre. C'était la vaillance personnifiée. Il ne possédait aucun vice ; il ne buvait pas, ne fumait pas. Ce n'était pas tant un hardi frappeur qu'un boxeur sachant à merveille où il fallait frapper. Il possédait des yeux perçants et ne clignait jamais les paupières : on aurait dit deux charbons ardents vous fixant à tout instant. Mais il ignorait le secret de la défense, et durant notre rencontre, je le touchai quand et où je le voulus.

Notre poète prit deux sandwichs, du papier et des crayons et partit excursionner dans les montagnes environnantes...

Au début du premier round, mon adversaire au teint hâlé, un bras sur le cœur, l'autre étendu semblant éventer l'air, tourne autour de moi. On aurait dit qu'il glissait. Je cherchai à l'atteindre, mais il s'échappait sans cesse. Finalement, j'ouvris ma garde, lançant le droit et le gauche au corps. Grim essaya de me rendre la pareille, mais ces coups l'avaient affaibli. Il tomba sur un genou. Telle une balle de caoutchouc, il rebondit et se retrouva devant moi, recevant la même punition et se relevant, cette fois, sur les deux genoux. Je recule de deux ou trois pas pour lui laisser un peu de répit, mais il semble qu'il n'en a pas besoin. Le voilà de nouveau prenant l'offensive, me touchant avec son droit à l'aisselle. Je referme vivement mon bras et je tiens Grim lié à moi. En dépit de la correction que je lui ai infligée, il se met à rire de cette situation. Et le gong retentit à ce moment.

Dans le second round, il ne fait plus aucune tentative pour s'éloigner de moi, et, avant que je le touche, il tombe à terre. Il m'avait deviné. Ce n'est point qu'il ait eu peur : Grim était un garçon incapable de pareil sentiment ; mais durant cette reprise, chaque fois que l'idée me venait de lui porter un coup, même sans que ce coup ait été esquissé par mon attitude, mon adversaire tombait comme s'il l'avait reçu. J'ai toujours essayé de pénétrer ce mystère, je n'y suis jamais parvenu. Après le combat, je demandai des explications à Grim, il ne put me les donner ; lui-même ne s'expliquait pas ce curieux phénomène. Huit fois, au cours de cette reprise, il alla à terre.

Dans le troisième round il voulut reprendre l'offensive. Et c'est là que je me rendis compte qu'il ne possédait pas un terrible poing, mais il combattait avec courage et impétuosité. Malgré les précautions que je prenais, il me toucha deux fois à la face et autant au corps. Comme il me plaçait un second coup à l'estomac, il m'offrit un passage et je lui distribuai du gauche et du droit de chaque côté de la figure de tels coups que le nerf optique vibra. Il s'affala à terre. Je le croyais fini. Mais je fus vite désillusionné, car aussitôt il se relevait comme mû par un ressort et me touchait à la mâchoire. Je décidai de faire tout mon possible pour le rendre libre dans ce round. Mais il n'y fallait point compter. Avant la fin de la reprise, il tomba six fois et les six fois il revint au combat.

Je ne me faisais pas une idée de la force de Grim et de son incroyable énergie. Je mettais toute ma vigueur dans mes coups : le combat ne comportait que six reprises de trois minutes ; de plus il se disputait dans l'Etat de Pensylvanie, où aucune décision ne doit être donnée et je désirais ardemment mettre mon adversaire knock-out pour que le public se rendît bien compte qu'il n'avait pas besoin d'un arbitre donnant son verdict pour savoir quel était le vainqueur. Or, nous étions à la moitié de la rencontre. Nous n'avions plus que trois rounds. Il fallait me dépêcher.

Au début du quatrième round, je lui lance le shift-punch, doublant du droit à la tête. Il tombe. Il se relève, recherchant le corps à corps ; je me sépare de lui, je lui porte deux coups à la figure et le troisième sur le crâne. Il retombe. Je pense qu'il ne se relèvera pas. Pas du tout, le voilà debout, tandis que les spectateurs me crient :

« Allez, en avant, recommencez. Flavijan ! »

Quatre fois de suite j'envoie Grim à terre, et chaque fois il revient au combat. Tandis que le gong sonne et que nous retournons à nos coins respectifs, mon adversaire vient à moi et me demande.

— Fitz, quel est Flavijan ?

Et pendant le repos, j'essaye de lui raconter l'histoire à laquelle cette phrase fait allusion. Un employé de chemin de fer avait été envoyé sur la voie ferrée pour faire un rapport sur un accident. On lui avait recommandé de télégraphier pour dire si la voie était rendue à la circulation, en le moins de mots possible. Et il télégraphia :

« Allez, en avant, recommencez. Flavijan ! »

Tel avait été son laconique rapport.

L'assistance comprenait notre colloque, et chacun répétait à l'unisson, en frappant des pieds :

« Allez, en avant, recommencez. Flavijan ! »

(1) Voir les numéro 589 et suivants.

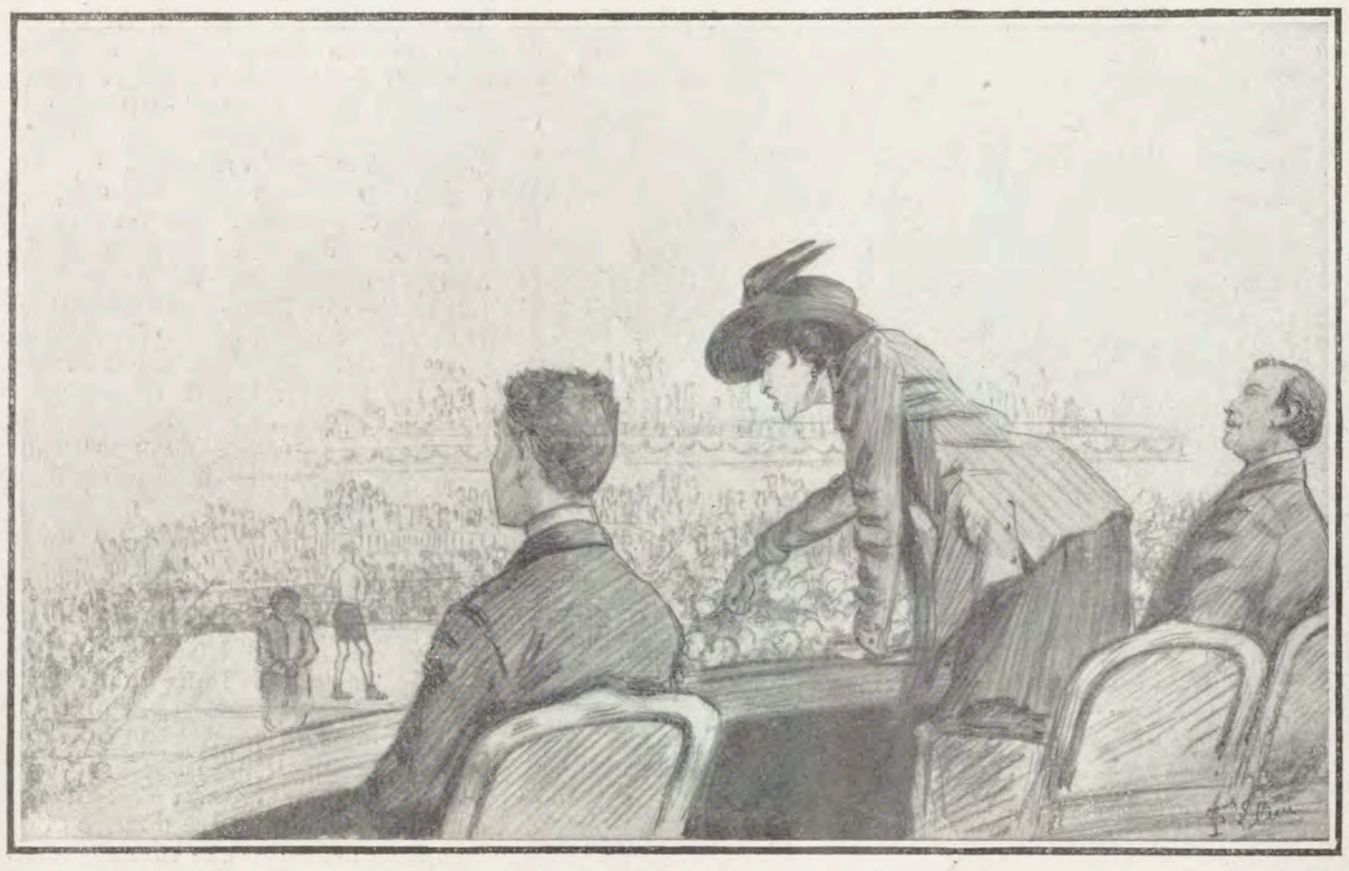
Dans le round suivant, je portai neuf bons coups qui envoyèrent chaque fois l'Italien à terre. Et, dans le sixième, j'étais bien décidé à en finir une bonne fois : Grim tomba six fois sur le sol et s'abattit une dernière fois au moment où le gong annonçait la fin du combat.

C'était regrettable, car de cette façon le knock-out n'était point valable et je n'avais fourni qu'un match « sans décision ». C'est là l'un des regrets de ma carrière.

Les directeurs d'un club de Philadelphie organisèrent pour moi deux matches à fournir dans la même soirée avec Joe Godfrey et Jerry Plattery, celui-ci très bon et très redoutable pugiliste. Les deux combats devaient durer six reprises et, bien entendu, ne pas comporter de décision.

Je rencontrai d'abord Joe Godfrey, que j'envoyai dormir avant la fin du premier round par un puissant « good night » dans le plexus-solar.

Sans me reposer, je m'attaquai à Plattery,



« Si tu ne le bats pas, Jim, je te tirerai les oreilles... »

gros chaudronnier, lourd et bien râblé. Dans le premier round, il fit tant de pas, tant d'allées et venues, qu'il dut parcourir le ring plusieurs fois dans toute son étendue. D'un coup de poing bien appliqué sur le nez, je le fis saigner abondamment. Dans la seconde reprise, chaque fois qu'il s'élançait sur moi, je lui faisais des arrêts qui le touchaient au bon endroit et, juste avant le gong, d'un direct à la mâchoire je l'étendais à terre.

Plattery prétendit aussitôt qu'il n'était pas en bonne condition ; que s'il avait été entraîné il aurait pu non seulement me résister six rounds, mais encore me mettre knock-out. Pour lui permettre de m'en donner la preuve, je lui offris une revanche à New-York pour l'époque où il serait au summum de sa forme.

Et, cette fois, c'est en 48 secondes que je le mis dehors.

Après avoir triomphé de Tom Sharkey et Gus Ruhlin en moins de dix jours, je partis avec une tournée théâtrale. J'avais un sparring-partner, excellent boxeur, qui avait le défaut de tout oublier lorsqu'il se trouvait sous le charme de l'inspiration poétique : car il était poète.

En allant en Pensylvanie, notre train se vit arrêter par des encombrements sur la voie. Un convoi de marchandises avait déraillé. Nous dûmes attendre six heures avant de pouvoir continuer notre route. La troupe se divisa en petits groupes pour aller visiter les environs. Notre poète prit deux sandwichs, du papier et des crayons et partit excursionner dans les montagnes environnantes.

La route fut déblayée. Notre train était prêt à partir. Nous étions tous là, sauf le sparring-partner. Les autorités de la voie ferrée refusèrent d'attendre, même pour un poète. Et nous voilà continuant notre voyage sans lui. Notre semaine devait se passer ainsi : un jour à Williamsport, un jour à Oil City, deux jour à Scranton, deux jours à Wilkesbarre.

A notre arrivée à Williamsport, nous recevons un télégramme du poète sparring-partner :

« Regrette vivement avoir manqué train, mais délicieuse contrée me donne inspiration. Vous suivrai plus tard. »

Le manager, homme d'affaires au cœur dur, se contenta de répondre :

« Vous inquiétez pas. Espère inspiration bonne pour nourrir. Où dois-je envoyer bagages ? »

Et pour le remplacer nous offrîmes 500 francs à tout homme qui pourrait me résister pendant 3 rounds de deux minutes.

Williamsport est une cité charmante, tranquille, ouvrière, mais je n'ai jamais vu de ma vie autant d'hommes ne possédant qu'une chance contre un million de gagner 500 francs, mettre un tel empressement dans l'espoir de réussir. Lorsque le soir vint, plus de 200 boxeurs s'étaient fait inscrire pour me rencontrer. Vous comprendrez facilement que, dans ces conditions, il nous fut impossible de lire tous ces noms au public.

Mon premier adversaire était un amateur rusé. Durant le premier round, je ne fis aucun effort pour le toucher. Je me contentais de riposter. Au repos, tous ses amis et connaissances lui criaient de judicieux conseils, mais il semblait commencer à frémir. Dans le second round, j'attaque : je porte une demi-douzaine de coups au corps, et je touche du droit et du gauche à la mâchoire, donnant ainsi au mineur tout ce qu'il pouvait désirer. Il tombe, puis se relève sur les mains et les genoux. Je crois qu'il va reprendre le combat. Pas du tout. Il rampe vers les cordes et s'enfuit dans les coulisses comme un petit garçon pris en faute.

Le second combattant arrivait directement de la mine, à en juger par la noirceur de ses mains et par la lampe qui était encore attachée à son chapeau. Tandis qu'il mettait les gants, une femme provoqua une folle hilarité en criant du balcon :

— Si tu ne le bats pas, Jim, je te tirerai les oreilles, quand tu rentreras.

Pauvre Jim, dans quel mauvais pas s'était-il fourré ! Des deux côtés, il allait recevoir une correction.

Du premier coup je lui fais trois lèvres, lui fendant la lèvre supérieure. A la vue du sang, sa femme se met à hurler et lui ordonne d'abandonner, en même temps qu'elle me défend de continuer, sans quoi « j'aurai affaire à elle. »

— Voulez-vous abandonner ? dis-je à Jim.

— Oh ! ce n'est pas que j'ai peur, mais c'est à elle que je pense et, si je continue, qu'est-ce que je prendrai ?

Il se retire et laisse la place au troisième combattant de la soirée, qui devait être le dernier. Je le knock-oute du premier coup. Ce match fut si prompt, si rapide qu'il enleva à tous les inscrits l'idée de se mesurer avec moi. Pas un seul ne voulut monter sur la scène et on dut passer aux diverses attractions de la tonrnée.

A Oil City, je fus opposé au champion des poids moyens de la localité, Harry Coleman. Coleman n'était pas un enfant à ce sport et il combattit avec adresse. Dans le premier round, il fit de jolies choses. Et notre match plut à tous ceux qui s'intéressaient à la boxe. Tandis que je l'observais et que j'étudiais son jeu, il profita de l'aubaine pour me donner quelques bons coups. Il me porta à la mâchoire deux hooks du gauche et du droit. Je ripostai en lui lançant mon poing entre les deux yeux. Il secoua la tête comme fait le nageur qui vient de plonger et recula. Courageusement il voulut revenir à la charge. Je lui portai de nouveaux coups terribles. Avant le commencement du second round, je lui demande s'il n'en a pas assez :

— Jamais, répond-il, allons jusqu'à ce que l'un de nous d'eux soit hors de combat.

Il le voulait, je n'avais qu'à obéir. Et avant la fin de la reprise, d'un cross à la mâchoire, je l'étendais à terre.

A Scranton, je trouvai une multitude de boxeurs qui s'étaient spécialement préparés depuis plusieurs semaines pour me rencontrer. Dans tous les clubs atlhétiques, des sélections avaient été opérées pour ne m'opposer que des adversaires de valeur.

Le premier soir, je fus opposé à Jerry Doulin, qui arrivait d'une triomphale visite à Boston, la patrie des fèves cuites, où il avait battu le géant Sandy Ferguson. Dès le début du combat, nous nous portons simultanément un coup si violent que nous allons tous deux à terre.

Comme je reprenais ma garde, je me mets à rire. Mon adversaire, qui crache le sang abondamment, ne trouve pas cela drôle du tout et me prévient d'un ton menaçant « qu'il va me faire rire pour quelque chose ». Le round se termine sans que j'aie encore ri de ce fameux « quelque chose » annoncé.

Second round : mon hilarité continue. Je rentre à l'estomac, Doulin tombe, il se relève, je recommence à l'estomac.

Je ris toujours. Enfin, j'attaque à nouveau et non-seulement je l'étends à terre, la tête complètement tournée vers le sol, mais il se relève sur le crâne, se prend les jambes dans les cordes et reste dans cette position pendant un bon moment. Il allait tomber en dehors du ring : je me précipite, le rattrape et le relève. Le combat était fini.

Le second soir, je rencontrai deux hommes : Ed. Brady et Jack Reynolds, deux champions de la localité. Ces deux combats plurent énormément au public, parce que je permis à mes adversaires de faire montre de leurs talents.

Ed. Brady me porta quelques bons swings dans le premier round, à la grande joie de ses amis ; dans le second, deux fois je l'envoyai à terre. Enfin, au début du troisième, d'un hook du gauche à l'estomac je l'envoyai se coucher.

(A suivre.) ROBERT FITZSIMMONS.

(Traduction et adaptation par Jacques Mortane.

CONCOURS DE LA CARTE POSTALE ILLUSTRÉE

Nous rappelons que c'est le 30 mars prochain que sera clos l'envoi des cartes postales illustrées pour le grand concours réservé aux abonnés des Publications Pierre Lafitte et Cie, et doté de 150.000 francs de prix. Nos lecteurs trouveront tous les renseignements sur ce concours dans le nº 591 de la *Vie au Grand Air* du 15 janvier dernier auquel nous les renvoyons.

Imprimerie de *la Vie au Grand Air*, Paris, H.-L. MOTTI. *Le Gérant :* CAMILLE LECESTRE.